

Sentiers de Villeméjane n° 4

SALUT
SOUFFRANCE ET GUÉRISON

Jean ANSALDI
Être sauvé, être guéri

Élian CUVILLIER
*Le vocabulaire du salut et celui de la guérison dans
le Nouveau Testament*

SŒURS PROTESTANTES
Liturgie de célébration au domicile d'un malade

Jean VALETTE
La guérison de l'aveugle-né (Jean 9)

1994

2^{ème} édition

Sœurs protestantes - 30570 Valleraugue - tél. 67 82 22 46

SALUT SOUFFRANCE ET GUÉRISON

SOMMAIRE

Devant un thème aussi crucial, nous sommes obligés d'osciller sans cesse entre les Écritures néo-testamentaires et notre modernité. D'où le contenu de ce *Sentier n° 4* :

Jean Valette : *la guérison de l'aveugle-né, Jean 9* (Pages 2-10)

L'exégète ne traite pas un thème; il nous aide à lire un texte. Sans ce retour au Nouveau Testament qui témoigne de l'événement fondateur de la foi, notre recherche contemporaine risque de fuir dans l'illusion.

On sera particulièrement attentif au refus de Jésus de faire de la maladie une punition; on notera l'articulation entre la foi-confiance faite au thérapeute et la foi salvatrice au Christ.

Jean Ansaldi : *être sauvé, être guéri* (pages 11-28)

On ne peut répondre aux hommes d'aujourd'hui dans les mêmes termes que les Écritures car la situation concrète a évolué avec la culture et la médecine. Quel est le chemin fidèle qu'il nous appartient présentement d'arpenter face à la souffrance et à la maladie ?

On notera la distinction faite entre « souffrance » et « douleur »; mais aussi l'articulation faite entre cette même souffrance et les « idoles » spécifiques à notre modernité.

Les Sœurs : *célébration au domicile du malade* (pages 29-31)

La réflexion débouche sur une pratique. Le « que dire ? » n'est pas séparable d'un « que faire ? ».

Élian Cuvillier : *notes techniques sur le vocabulaire de la « foi » et sur celui de la « guérison » dans le Nouveau Testament* (pages 32-35)

Comment poursuivre la réflexion entamée sans prendre en compte la totalité du Nouveau Testament ? C'est dans cet incessant aller-retour entre les Écritures et la modernité qu'il nous est demandé de penser et d'agir. L'auteur nous fournit des outils propres à continuer encore notre recherche.

Dans notre collection :

Sentier n° 1 : Jean Ansaldi (en collaboration), *Prier aujourd'hui, De l'infantile à l'esprit d'enfance*, 1991.

Sentier n° 2 : Jean-Luc Blanc (en collaboration), *La liberté aujourd'hui, De la liberté aux libérations*, 1992.

Sentier n° 3 : Jean Ansaldi (en collaboration), *Se tenir devant Dieu dans la lecture des Écritures*, 1993.

Merci de ne pas reproduire ces brochures sans l'autorisation des Sœurs protestantes de Valleraugue.

LA GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ (JEAN 9)

Jean Valette

Les termes grecs sont transcrits en lettres françaises (ou latines !) et toujours traduits.

Verset 1 :¹ « En passant... ». Le verbe *paragô* (passer) n'est qu'ici chez Jean. Si je le relève, c'est qu'il introduit, dans les synoptiques, des récits de guérison d'aveugles (Mt 9/27; 20/30).

L'homme est aveugle *de naissance*. Étant donné l'usage métaphorique qui sera fait, dans ce chapitre, du thème de la cécité, il est possible que cet homme soit pour Jean la figure d'une humanité radicalement impuissante à vivre dans la lumière (1/4-5; 1/9-11). Tout comme l'impotent d'Ac. 14/8, infirme dès le sein de sa mère, peut être la figure de sa ville de Lystres.

Verset 2 : tout comme les amis de Job qui rappellent à celui-ci que « la peine ne germe pas de la terre » (Jb 5/6), les disciples sont persuadés qu'il n'y a pas d'effet sans cause, ni d'infirmité sans péché. Mais l'infirmité de naissance posait un problème : les savants l'avaient résolu en estimant que l'enfant pouvait pécher dès le sein de sa mère, par exemple si celle-ci, enceinte, se livrait à l'idolâtrie. Il fallait bien que les disciples aient eu vent de cette solution du problème pour demander si c'était l'aveugle (de naissance) qui avait péché, ou ses parents.

Avant de passer à la réponse de Jésus, remarquons que la question des disciples n'est pas obsolète. On n'a guère coutume (de nos jours comme autrefois) de s'interroger sur les causes d'une situation humaine pour de simples motifs de curiosité intellectuelle. Ce que l'on cherche obscurément, c'est d'être assuré que ce qui arrive aux autres ne nous arrivera pas, parce que l'on ne porte pas en soi les germes néfastes qui ont provoqué leur infortune.

¹ **Verset 1** : « En passant, Jésus vit (*eiden*) un homme... ». Avec ce verbe ou ses synonymes, les quatre évangiles relatent sans cesse le regard que Jésus porte sur les hommes, que ceux-ci suscitent sa pitié ou son indignation. À se limiter à Jean : 1/47-50; 5/6; 9/1; 11/33; 19/26. Jésus voit... parce qu'il regarde.

Tuphlos, aveugle. Plusieurs guérisons d'aveugles dans les synoptiques (par exemple Mc 8/22-26; 10/46-52). Jésus, dans sa réponse à Jean-Baptiste, donne ces guérisons comme un signe du Royaume (Mt 11/26 et parallèle de Lc). Dans sa prédication à Nazareth, il se donne comme celui qui réalise en sa personne l'annonce du livre d'Esaié, annonce de libération, en particulier pour les aveugles. (Lc 4/16-19).

Mais déjà, dans ce dernier passage, l'ensemble laisse supposer (sans préjudice pour la guérison physique) une notation spirituelle. Les évangiles synoptiques se servent de ce terme de *tuphlos* (aveugle) de manière métaphorique. Les pharisiens y sont taxés par Jésus « d'aveugles conducteurs d'aveugles » (Mt 15/14), de « guides d'aveugles » (Mt 23/16-26). Plus gravement, et de manière significative, avant la guérison difficile d'un aveugle (Mc 8/22-26), Jésus dira à ses propres disciples : « Vous avez donc le cœur endurci ! Ayant des yeux, vous ne voyez pas ? » (Mc 8/17-18). C'est ce sens métaphorique qui se laisse deviner tout au long de ce chapitre 9 de Jean, et qui sera explicité à la fin.

L'on ne peut oublier que la cécité momentanée qui frappera Paul de Tarse est destinée à lui révéler sa cécité spirituelle (Ac 9/8-9).

Ek genetês (de naissance). Cf. verset 2 : pour qu'il soit né (*gennèthè*) aveugle. Et encore versets 19-20 et 32.

Verset 3 :² la réponse de Jésus fait penser à l'épisode de Lc 13/1-5. Certes, dans ce dernier passage, les gens ne posent pas explicitement le même genre de question qu'ici les disciples. Mais Jésus, dans son intervention, montre combien il savait qu'elle leur brûlait les lèvres. Or dans ce texte de Luc, Jésus, en très peu de mots, apporte deux affirmations majeures :

— La souffrance et le malheur ne sont pas la conséquence *directe* du péché de celui qui est atteint. Preuve en soit, comme disait Job, que ce ne sont pas les plus coupables qui sont le plus frappés.

— Nonobstant, le péché est la source du malheur de l'humanité en général : « Si vous ne vous repentez pas, vous périrez tous également ».

Jésus, après avoir déclaré que la cécité de l'homme n'est pas imputable à son péché ou à celui de ses parents, ajoute (traduction littérale) : « Mais c'est afin (*hina*) que les œuvres de Dieu se manifestent en lui ». Nous aurons un passage assez proche en 11/4 : « Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est en vue de la gloire de Dieu (*huper tès doxès tou theou*) afin que soit glorifié (*hina doxasthè*) par elle le Fils de Dieu ». La situation est différente en ce que la cause de la maladie n'est pas en question, comme dans notre chapitre, mais le point commun est le « but » évoqué, avec, comme dans notre chapitre 9, *hina* (afin que), et en plus *huper* (en vue de).

Encore faut-il savoir ce qu'il faut entendre par ce terme de « but ». Je renvoie pour cela à mes remarques faites dans la note ci-dessous.

À considérer, dans tous les évangiles, l'indignation, la colère et la douleur de Jésus devant toutes les manifestations de la souffrance humaine, à se souvenir de la parole sur la femme que *Satan* tenait liée depuis 18 ans (Lc 13/16), on a quelques difficultés à l'imaginer affirmant que la cécité de cet homme avait été programmée par Dieu pour faire éclater sa propre gloire, par la guérison qui devait avoir lieu. Aussi bien, ne puis-je penser que, après avoir rejeté la culpabilité propre de l'embryon ou celle de ses parents, Jésus apporte une troisième solution au problème des *causes* de l'infirmité de l'aveugle-né. Plus généralement, je ne vois pas que Jésus ait jamais proposé des solutions au « problème du mal ». Heureusement, ai-je envie d'ajouter, en fonction de ce que j'ai dit au verset 2.

À mon sens, et en relation avec ce que j'ai dit dans la note ci-dessous sur *hina* (afin que) employé avec le subjonctif, Jésus adopte ici une attitude résolument *dynamique* à partir du *fait même* de la souffrance de cet homme. Cette dernière était là devant lui (il l'a vue parce qu'il sait regarder. Cf. verset 1); il y cherche un remède, au lieu que ses disciples s'interrogent et l'interrogent sur ses causes. « Ce n'est pas qu'il ait péché, ni ses parents non plus; mais maintenant, que les œuvres de Dieu se manifestent en lui ! ».

Verset 4 : ce verset me semble confirmer l'interprétation proposée de la fin du verset 3 : Jésus vient de parler des œuvres (*erga*) de Dieu; il dit maintenant : il me (ou nous) faut travailler aux œuvres de Celui qui m'a envoyé ». C'est bien lui qui va guérir l'aveugle; mais, dans cet évangile, ce que fait le Fils est toujours ce qu'il voit faire au Père (5/19) et ce que le Père lui donne de faire (5/36).

² **Verset 3** : *all' hina phanerôthè ta erga tou theou en autô* : Littéralement « C'est pour que (*hina*) les œuvres de Dieu soient manifestées en lui » (TOB, Osty).

Une telle traduction a le grave inconvénient de laisser entendre au lecteur non prévenu que cet homme est né aveugle, non certes du fait de son péché ou de celui de ses parents, mais en raison de la volonté divine qui l'a fait naître aveugle afin que, en le guérissant, Jésus manifeste les œuvres de Dieu. Toutefois la conjonction *hina* (afin que), employée ici avec le subjonctif, a souvent la valeur d'une périphrase pour l'impératif (ordre, souhait). Cf. Mc 5/23 : *hina enthôn epithès* : « viens et impose-lui les mains ». De là, la traduction que je propose : « Mais [maintenant] que les œuvres de Dieu se manifestent en lui... ». Cette traduction me semble confirmée par le verset 4 où Jésus ne parle pas de la raison pour laquelle cet homme est né aveugle mais déclare qu'à ces œuvres de Dieu, il faut maintenant travailler. En tout cas, tant qu'il fait jour; après vient la nuit où personne ne peut travailler.

Vu l'usage des termes symboliques chez Jean, il n'est pas exclu que ce terme de *nux* (nuit) évoque, au-delà de la pensée de sa propre mort, la cécité de l'infirme.

Jésus oppose alors le jour où l'on est encore et la nuit qui vient et où personne ne peut travailler. Bien que la pointe de la parole ne soit pas là, ces termes de « jour » et de « nuit » sont parlants en fonction de la cécité de l'infirmes. Le « jour », c'est la vie de Jésus elle-même, ce qui lui reste de vie sur la terre jusqu'à l'heure fixée par Dieu. Notre texte s'éclaire par celui de 11/9 : au moment où les disciples tentent de dissuader Jésus d'aller en Judée où on cherche à le tuer, il leur dit : « N'y a-t-il pas douze heures au jour ? ». Danger ou non, il lui faut faire les œuvres de son Père aussi longtemps que celui-ci le laissera ici-bas. (Cf. aussi le texte saisissant de Lc 13/31-33) : la « nuit » sera le moment de son départ (Lc 22/53); elle marquera la fin de son ministère terrestre. Dans le même sens, 12/35 : « La lumière est encore pour un temps parmi vous » (cf. 9/5; 8/12); marchez tandis que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent » (cf. le « tant qu'il fait jour de notre verset »).

Bien qu'il soit difficile de savoir si notre chapitre 9 est conçu comme rapportant un événement situé dans la suite de ceux des chapitres 7 et 8, et donc des controverses de la fête des Tabernacles, la parole de Jésus, aux versets 4 et 5, s'explique en fonction de la menace contre lui évoquée dans ces derniers chapitres (7/1, 19, 25, 30, 32-34, 44-45; 8/20-22, 28, 37, 40, 59).

Verset 5 :³ tant que Jésus est dans le monde, il est la lumière du monde. Il y a évidemment une relation entre le thème du jour (verset 4) et celui de la lumière (verset 5), et même une progression. Tant qu'il fait jour pour lui, il lui faut travailler aux œuvres de celui qui l'a envoyé. Mais du monde où il accomplit ce travail, et aussi longtemps qu'il y est, il est lui-même la lumière (8/12); ce qui va être montré, figurativement, par la suite du récit. En 8/12-13, Jésus avait déjà dit qu'il était la lumière du monde, et les pharisiens lui avaient rétorqué que le témoignage qu'il se rendait, venant de lui-même, n'était pas recevable. Il leur répond ici en donnant la lumière à l'aveugle. Or Jean, dès le début de ce chapitre remarquablement composé, laisse entendre à quoi ce miracle (chez Jean *sêmeion*, signe) fait signe (versets 4 et 5).

Notre texte a une sorte de parallèle en Mc 2/1-12 : les pharisiens estimant blasphématoire la prétention de Jésus à pardonner les péchés, il répond en guérissant le paralytique, cette libération étant le signe de son droit et de son pouvoir d'en donner plus encore : le pardon. Mais chez Jean, la prétention et la guérison qui en est le signe ont un unique thème : la lumière.

Verset 6 :⁴ pour un geste analogue sur un infirme, cf. Mc 7/33 et 8/23. Concernant le lien probable entre Marc et Jean, il est particulièrement intéressant de noter que, d'une part, l'emploi de la salive lors d'une guérison n'est pas mentionnée ailleurs que chez ces deux évangélistes; et, d'autre part, que les deux passages de Marc sont parmi les très rares textes de ce dernier qui n'ont de parallèles ni chez Matthieu ni chez Luc.

Verset 7 :⁵ un premier acte de foi-confiance est demandé à l'aveugle, comme aux lépreux de Lc 17/11-19.

« Siloë » signifie « envoyé » (*apestalmenos*, de *apostellô*), verbe cher à Jean. En Ésaïe 8/6, il était question du peuple « qui a méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement », symbole de la protection divine, en opposition avec les eaux violentes de l'Euphrate, symbole de l'Assyrie. De même ici les pharisiens mépriseront Jésus

³ « Je suis la lumière du monde » (*phôs*, lumière) : cf. 8/12. Ce qui va dans le sens que je disais plus haut sur le fait que, dès le début du chapitre, le sens métaphorique, dont la guérison sera le signe, se laisse discerner.

⁴ *Verset 6* : comparez à Mc 7/23 pour un bègue et à Lc 8/23 pour un aveugle. On notera que le verbe *epi-chriô* (enduire, oindre), ici et au verset 22, est de la même racine que *Christos* (le Christ, l'Oint). Cf. Lc 4/18; Ac 4/27).

⁵ *Verset 7* : *hupage* (Va !). Injonction fréquente de Jésus à des malades ou à des infirmes. Ici, il s'agit de la guérison non immédiate et qui requiert une certaine confiance de l'intéressé. Cf., pour un ordre analogue d'Élisée à Naaman, général syrien devenu lépreux, le curieux passage de II Rois 5/9-14. Et, dans les évangiles, Lc 17/11-19; Mt 8/5-13; 15/21-28.

Sur la piscine de Siloë, cf. II Rois 20/20; Ésaïe 8/6.
Cf. aussi Jean 5/2 : la piscine des brebis.

(versets 16 a, 24, 29). On peut également rappeler que, lors de la fête des Tabernacles (ou des Tentés), l'eau des libations était puisée à la source de Siloé. En 7/37-38, Jésus y oppose l'eau qu'il peut lui-même donner, (le Saint-Esprit). La parenthèse de notre verset 7 (« ce qui signifie envoyé ») peut éventuellement souligner le caractère purement symbolique de l'ablution que devra faire l'infirmes; il ne sera évidemment pas guéri par cette ablution même. Le fait que l'aveugle obéit est déjà, aux yeux de Jean, un acte de confiance en celui que Dieu a envoyé (cf. 6/29).

Versets 8 et 9 :⁶ dans un premier temps, l'aveugle a affaire avec ses voisins et ceux qui avaient l'habitude de le voir mendier; leur étonnement et leur perplexité sont essentiellement mentionnés pour souligner le caractère extraordinaire de la guérison. On retrouvera cette note avec les pharisiens, mais avec une préoccupation bien particulière.

Versets 10 à 12 : l'homme, dont la personnalité se manifestera par la suite, se borne, pour le moment, à dire avec simplicité ce qui lui est arrivé. Comme au chapitre 5, Jésus a disparu; l'ex-paralytique ne connaît pas son nom; l'ex-aveugle le connaît mais ignore où il est. Les ressemblances s'arrêtent là, tant pour ce qui est de la suite des événements que du caractère de chaque infirme guéri.

Mais il faut convenir que, dans notre chapitre plus qu'au chapitre 5, Jean a pratiqué en maître l'art du suspens : dans le récit de la guérison du paralytique, seules les questions posées à l'infirmes guéri séparent le récit de l'événement de la seconde rencontre avec Jésus. Dans notre chapitre, entre le retour de l'homme de la piscine de Siloé et le moment où Jésus le retrouve, nous avons 28 versets sur les 41 du chapitre. En vérité, notre texte fait plus que surprendre dans le contexte du quatrième évangile : ici, le personnage central n'est plus Jésus, tout au moins jusqu'au verset 35, mais l'homme né aveugle. On se risquerait à dire que Jean l'a chargé de parler à la place de Jésus, si l'on n'était contraint de constater que... ce n'est pas le même style ! L'homme, quand on l'interroge, dit avec tranquillité ce qui s'est passé (versets 10-11, 15, 27 a). Quand on veut aller plus loin et l'amener à dire son sentiment sur celui qui l'a guéri, il répond avec la même habile candeur ce qui lui paraît ressortir de la simple logique : « C'est un prophète » (verset 17). Quand on veut l'amener à accuser son bienfaiteur, c'est avec la même logique sereine qu'il oppose *le simple fait* aux jugements (« Je ne sais si c'est un pécheur; je sais *une chose*, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois » (verset 25). Enfin, on a souvent admiré avec quel humour et quelle agressivité tranquille, il s'adresse aux pharisiens que son ironie n'épargne guère (versets 27 à 33).

Personne n'expliquera probablement jamais ce qui a conduit l'auteur à organiser de cette manière, si différente du reste de son livre, ce chapitre 9. On ne peut s'empêcher de penser à des textes synoptiques où, également, un personnage est au centre du récit : le centurion de Capernaüm (Lc 7/1-10); la syro-phénicienne (Mc 7/24-30); la veuve de la pite (Mc 12/41-44); la femme au flacon de parfum (Mc 14/3-9). Toujours est-il qu'il y a, entre le pauvre personnage du chapitre 5 et celui du chapitre 9, la différence qui se situe entre l'homme à la main desséchée de Mc 3/1-6 et le centurion de Capernaüm.

Versets 13 à 15 :⁷ c'est le sabbat. Mais ce thème (encore au verset 16) n'a certes pas ici l'importance qu'il a au chapitre 5. Dans ce dernier cas en effet, la réaction des

⁶ **Verset 9** : *Ego eimi* (littéralement : Je suis). L'homme, ici, entend affirmer : « c'est bien moi ! ». Certes Jésus emploiera aussi cette expression dans le sens ordinaire, comme en 6/20 par exemple. Mais elle a généralement dans sa bouche une importance considérable dans deux séries de textes :

— Ceux où elle est suivie d'un attribut : « Je suis le pain de vie », 8/12.
 — Ceux où elle est employée « absolument », telle quelle : « Je suis », 8/24; 8/28; 8/58; 13/19. Ce qui revient, de la part de Jésus, à prendre pour lui le Nom de Dieu (Exode 3/14). D'ailleurs ses adversaires ne s'y trompent pas, comme le montre 8/58-59.

⁷ **Verset 14** : *sabbaton* : ici « sabbat », mais peut avoir aussi le sens de « semaine » comme en 20/1 et 19. Les affrontements entre Jésus et les chefs des juifs, du fait de sa liberté à l'égard du sabbat, sont très fréquents dans les synoptiques. Chez Jean : 5/9-18; 7/22-23, et dans notre chapitre.

juifs à la transgression du sabbat par Jésus va entraîner, de la part de celui-ci, le discours sur le Père « qui est toujours à l'œuvre » et sur le pouvoir du Fils (5/17). Par contre, dans notre chapitre, si les pharisiens commencent leur intervention à partir de la violation du sabbat, ce thème s'efface et, ce qui va devenir dominant, ce sera la préoccupation des pharisiens quant au pouvoir réel de Jésus et à l'origine de celui-ci.

Au verset 15, la réponse de l'homme aux pharisiens, comme déjà noté plus haut, se borne à rappeler *les faits*, comme celle qu'il a donnée à ses voisins. Dans l'un et l'autre cas, on lui demande *comment* (*pôs*, versets 10, 15) il a été guéri. Lui sait seulement *qu'il a été guéri*, la description des gestes de Jésus ne livrant pas à l'évidence la clef du mystère. C'est ce fait qu'il rappellera avec une persévérance des plus énergiques (versets 25, 27, 30, 32-33). Or, ce fait, les pharisiens, de manière quasi désespérée, chercheront à l'anéantir, soit en le niant, en s'efforçant de découvrir à sa source quelque chose de coupable qui doit le rendre *impossible*, soit, s'ils doivent l'admettre, en lui assignant une origine suspecte. Leur obstination, en raison de leurs présupposés sur Jésus, à nier l'évidence, constante tout au long de ce chapitre, est déjà ce refus de la lumière que Jésus évoquera à la fin. Dès lors, dans leur persévérance à faire le procès de Jésus, ils prononcent eux-mêmes leur propre jugement avant que Jésus ne le définisse au verset 39. (*Krima*, jugement).

On frémit en pensant avec quelle triste fidélité, les Églises, au cours de leur histoire, ont suivi leur modèle...

Verset 16 :⁸ le fait cependant résiste et va être l'occasion d'une division entre pharisiens, (cf. note de bas de page). Pour une partie d'entre eux, Jésus n'est pas de Dieu puisqu'il ne garde pas le sabbat. Comme au chapitre 5, comme en Mc 3/1-6, leur rôle de gardiens de la loi — à laquelle tout doit se soumettre et qui exclut de nouvelles initiatives de Dieu lui-même — les rend aveugles, c'est bien ici le mot, à tout ce qui n'est pas ce rôle même. Comme en Mc 3/1-6, cité à l'instant et qui est l'un des textes les plus dramatiques des évangiles, la guérison d'un homme, l'œuvre de miséricorde ainsi accomplie, ne sauraient retenir leur attention de spécialistes et de surveillants de la « haie » de la loi.

Parmi eux, d'autres cependant, tout comme l'aveugle guéri, partent du fait. Et ce fait rend bien difficile de soutenir l'accusation lancée par leurs confrères. Peut-être ne seraient-ils pas loin de leur objecter la parole même de Jésus en Mc 3/4 : « Faire le bien, sauver un être vivant, serait-ce là choses interdites le jour du sabbat ? ». Il est possible qu'il y ait eu plus de pharisiens capables de prendre une telle attitude que les évangélistes ne nous le laissent croire.

Verset 17 : « Toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? ». Cette question nous en rappelle d'autres posées à Jésus lui-même et, pour ne citer que les plus proches, 7/25 et 8/53. Mais que Jean Baptiste soit interrogé sur sa propre identité (1/19-28), ou que ce soit l'aveugle guéri sur ce qu'il pense de Jésus, c'est toujours le procès de ce dernier qui se poursuit. Espèrent-ils qu'à force de questions ou d'intimidations, il feront de l'aveugle un témoin à charge ?

« Et lui répondit : c'est un prophète ». C'est exactement l'avis de la samaritaine (4/19). Mais dans un cas comme dans l'autre, il ne convient pas d'épiloguer sur le sens précis que pouvait revêtir le terme pour ces gens là. En somme, l'homme est aussi persuadé que Jésus est « un homme de Dieu » que les pharisiens sont convaincus qu'il ne vient pas de Dieu. Mais peut-être est-ce là une occasion, pour le théologien, de noter qu'il arrive à des ignorants de dire, avec un vocabulaire inadéquat, des choses fondamentalement justes, tandis qu'il arrive à des savants...

⁸ *Verset 16* : *hamartôlos* : pécheur. Encore au versets 24-25 et pas ailleurs chez Jean. Le terme est par contre très fréquent dans les synoptiques où il est devenu, souvent associé avec les collecteurs d'impôts, un mot passe-partout désignant essentiellement les non-observateurs de la loi, en tout cas dans tous ses détails fixés par la tradition pharisienne.

Schisma : division (cf. en français « schisme »). Jean note par trois fois que les paroles ou les actions de Jésus provoquent une division au sein de la foule ou parmi les pharisiens, 7/43; 9/16; 10/19.

Versets 18-21 :⁹ le verset 18, qui fait écho au verset 9 b, conduit à penser que « les juifs », en fait les pharisiens, avaient pu imaginer une imposture dont le « faux aveugle » serait le complice et l'instrument. Pas de grands commentaires à faire sur l'interrogatoire des parents. Eux aussi s'en tiennent aux faits, mais ils se montrent plus prudents que leur fils.

Versets 22-23 : selon les spécialistes, ce commentaire de Jean est sujet à caution : la décision des juifs, ici rapportée, était peut-être en usage au temps de l'auteur, non au temps de Jésus.

Verset 24 :¹⁰ classique argument d'autorité : puisque *nous*, les gardiens de la loi, nous *savons* que cet homme est un pécheur, tu dois aussi le reconnaître.

Verset 25 : la réponse de l'homme doit à son apparente candeur toute la force de sa finesse et de son humour. Si c'est un pécheur, je n'en sais rien, (je ne suis pas, comme vous, un spécialiste des questions religieuses); mais par contre je sais une chose (*hen*, une seule), c'est qu'étant aveugle, maintenant je vois. À nouveau le *fait*, le fait qui toujours intervient, exaspérant comme un caillou sous une porte, pour s'introduire, corps étranger, dans un système religieux où les pharisiens sont passés maîtres, mais qui *exclut*, de soi, la possibilité de ce fait. On ne manque pas d'exemples de ce type concernant les rapports de Jésus et des pharisiens dans les évangiles.

Verset 26 : « Que (*ti*) t'a-t-il fait ? Comment (*pôs*) t'a-t-il ouvert les yeux ? ». Les pharisiens, semble-t-il, ont renoncé à nier le fait. Il leur faut alors montrer qu'il est suspect. Selon Dt 13/2-6, un prophète ou un faiseur de miracles devait être mis à mort s'il détournait le peuple de la voie de Dieu. N'était-ce pas le cas avec la violation du sabbat par Jésus ?

Verset 27 :¹¹ l'homme (on dirait qu'il calcule ses effets et leur progression), devient de plus en plus hardi et de moins en moins déférent. « Comment il a été guéri ? »; il le leur a déjà dit ! Mais ce qu'ils veulent savoir, eux, c'est se qui se cache derrière ce « comment ». Il ne leur dira pas, parce qu'il n'en sait rien. Il ne l'inventera pas non plus, comme ils le souhaiteraient peut-être, simplement parce qu'il est honnête et courageux. Il ne pouvait pas aller plus loin dans l'audace qu'avec sa question de la fin du verset 27 ! On comprend la fureur des pharisiens.

Versets 28-29 :¹² l'injure est le second argument majeur avec celui d'autorité. Eux, c'est de Moïse qu'ils sont les disciples. Comme ils se disent « Fils d'Abraham » quand Jésus leur propose de devenir ses disciples à lui (8/31-33). À Moïse, Dieu a parlé. Mais lui, Jésus, « nous ne savons d'où il est ». Que l'on sache, non sans mépris d'où il vient (6/42, 7/27, 7/41-42) ou, comme ici, qu'on ne le sache pas, cela revient au même.

⁹ **Verset 18** : « Les juifs ne crurent pas (*ouk episteusan*)... Le verbe *pisteuô* (croire) est employé ici dans un sens banal : « Ils ne voulaient pas reconnaître que... ». Mais il est possible que l'auteur pense aussi à l'incrédulité fondamentale des chefs (cf. 12/37) : « Bien qu'il eût opéré des signes, ils ne croyaient pas en lui ».

¹⁰ **Verset 24** : « Donne gloire à Dieu ». Appel à dire la vérité, sachant que l'on est devant Dieu, et quelles que soient les conséquences qui peuvent en résulter.

¹¹ **Verset 27** : *Mathêtès* (disciples) : ceux de Jésus, (verset 2 par exemple); ceux de Jean Baptiste, (1/15); ceux des pharisiens, (Mc 2/18). Ici, les pharisiens se disent eux-mêmes disciples de Moïse.

19/38 parlera de Joseph d'Arimatee, qui était disciple de Jésus, mais en secret, par crainte des autorités juives. En 12/43 sont mentionnés des dirigeants qui avaient commencé à croire en Jésus mais qui, pour la même raison, n'osaient pas le confesser.

¹² **Verset 29** : *touton de ouk oidamen pothen estin* [« Mais celui-là (Jésus) nous ne savons pas d'où (*pothen*) il est »]. L'adverbe interrogatif *pothen* a une importance considérable chez Jean, dans la mesure où il exprime le mystère de l'origine de Jésus, et où la foi ou l'incrédulité équivalent à l'acceptation ou au refus de ce mystère. Cf. en particulier 7/27-28; 8/14; 19/9. Cf. aussi, après notre verset, la répartie ironique de l'aveugle guéri.

Versets 30-33 :¹³ l'homme, nullement désarmé, passe de la candeur bien jouée, au verset 20, à un rappel des principes de base du catéchisme élémentaire (versets 31-33).

Verset 34 :¹⁴ la conséquence est immédiate. Sur ce verset, se reporter aux *Notes* .

Verset 35 :¹⁵ il y avait eu, en 5/14, une seconde rencontre entre Jésus et le paralytique guéri. Nous constatons, à la lecture, l'extraordinaire distance entre les personnalités des deux ex-infirmes et leurs destins.

« Jésus l'ayant trouvé... ». Dans son bref entretien avec Jésus, l'ancien aveugle, qui a reçu de lui la lumière pour ses yeux, va recevoir, de manière autrement décisive, « la lumière de la vie » (8/12, 1/4), la première étant le signe et la promesse de la seconde.

Ceci dit, dans notre texte, le don de la vraie lumière à l'aveugle guéri n'est pas explicitement affirmé dans le cadre même de sa rencontre avec Jésus (versets 35/38). Il l'est, d'une part au verset 5 qui, renvoyant à 8/12, laisse évidemment entendre que la guérison qui se prépare est le signe d'un miracle plus grand; et, d'autre part, dans le verset 39 qui ne rapporte pas une parole uniquement destinée à cet homme.

« Crois-tu au Fils de l'Homme ? » (*ho huios tou anthrôpou*). Même si « le Fils de l'Homme » (en référence à Daniel 7/13-14) était une figure apocalyptique familière au judaïsme, il faut convenir que la question, dans le cadre donné, est étrange. Elle ne s'éclaire bien qu'en référence à 12/34-36 : dans ce passage, Jésus vient de dire, faisant allusion au genre de mort qui l'attend : « Pour moi, une fois élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (12/32-33). La foule, surprise parce que la loi lui a appris que « le Christ » doit demeurer à jamais, pose la même question que celle que pose l'homme guéri de notre histoire (12/34) : « Qui est-il ce Fils de l'Homme ? ». Or Jésus répond en évoquant *la lumière (phôs)* qui n'est avec eux que pour un temps (cf. les versets 4 et 5 de notre chapitre), lumière à laquelle il faut croire (12/35-36) et qui, bien entendu, le désigne lui-même. Pour notre texte du chapitre 9, le verset 35, compte tenu de la pensée johannique en spirale, exprime, par la question sur le Fils de l'Homme, une invitation indirecte à croire à la lumière.

Verset 36 : l'homme donc demande : « Et qui est-il (ce Fils de l'Homme) Seigneur, pour je croie en lui ? ». La question peut être entendue de deux manières : « *Qu'est-ce que ce Fils de l'Homme dont tu me parles ?* ». Ou bien, si l'homme guéri a déjà entendu parler de ce personnage apocalyptique attendu : « *Qui est-il ?* ». On se souvient qu'il avait dit de Jésus, au verset 17 : « C'est un prophète »; et, indirectement, aux

¹³ **Verset 31** : *Oidamen* (nous savons) : noter que cette même forme verbale répond au *ouk oidamen* (nous ne savons pas) des pharisiens au verset 29. L'homme, avec son bon sens candide, répond à l'incrédulité pharisienne et, en quelque sorte, « catéchise » les adversaires de Jésus... Ce qu'ils ne manqueront pas de lui reprocher avec indignation au verset 34.

¹⁴ **Verset 34** : « Tu est né (*égennèthès*) tout entier dans le péché, et tu nous enseignes ! ». On se reportera à la question des disciples au verset 2 : « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents pour qu'il soit né (*gennèthè*) aveugle ». Le lien entre la maladie et le péché était bien une conviction générale. Et l'on ne peut s'empêcher, à la fin de ce passage qui précède la conclusion, de considérer que ce n'est pas un hasard que la fin rejoigne le début. Jésus, dans les évangiles, nous apparaît comme toujours en train de lutter, parallèlement, contre les opinions, les prétentions, l'incrédulité, des disciples et des adversaires.

¹⁵ **Verset 35** : « Jésus l'ayant trouvé (*heurôn*) lui dit... ». Le verbe *heuriskô* (trouver) a une place considérable chez Jean. Son sens littéral (1/14, 43, 45; 2/14) cache souvent un sens métaphorique, lequel est d'ailleurs clairement établi en 7/34. Dans les deux grandes scènes de guérison des chapitres 5 et 9, après les dites guérisons, Jésus « trouve » à nouveau le paralytique et l'aveugle guéris; cette seconde rencontre ouvre le champ à la découverte du sens spirituel du miracle physique ou, pour parler avec Jean, du « signe », (*sêmeion*). Celui-ci, bien sûr, « fait toujours signe » à une autre « guérison » que celle du corps.

« Crois-tu au Fils de l'Homme ? ». À la vérité, nous changeons de registre. Il avait fallu une certaine foi à l'aveugle pour faire ce que Jésus lui avait dit au verset 7. Comme aux lépreux de Lc 17/14. Mais, justement, des dix lépreux guéris, un seul parvint à la foi véritable (Lc 17/15-19). Ici aussi, l'ex-infirmes est appelé à passer de la foi-confiance, un peu hasardée à un guérisseur, à la vraie foi.

« Crois-tu au Fils de l'Homme ? ». Le Fils de l'Homme (*ho huios tou anthrôpou*), titre qui, dans les évangiles, ne se trouve que dans la bouche de Jésus (ou dans la répétition, par des gens, de ce qu'il a dit).

versets 31-33, que c'était certainement un homme pieux faisant la volonté divine, et dont le miracle qu'il venait d'accomplir montrait qu'il venait de Dieu. Mais cela n'implique évidemment pas qu'il ait été en mesure d'en conclure que Jésus était le Fils de l'Homme.

Verset 37 :¹⁶ comme rappelé dans la note de bas de page, la réponse de Jésus fait penser à celle qu'il a donné à la samaritaine : *egô eimi ho lalôn soi* (« Je le suis, moi qui te parle »). Mais ici on a : *kai heôrakas auton, kai ho lalôn meta sou ekeinos estin* (« et tu l'as vu, et celui qui parle avec toi c'est lui »). On n'a pas besoin de souligner, s'adressant à un ex-aveugle, la portée du verbe supplémentaire *heorakas* (« tu l'as vu »). C'est là l'accomplissement de la grâce signifiée par le signe (*sêmeion*) du retour à la vue de l'infirme. Ou plutôt, puisqu'il était infirme de naissance, par son accession à la vue (les deux points étant essentiels sur le plan métaphorique).

Verset 38 : la foi ici exprimée est celle d'un homme qui a saisi, au delà du miracle dont il a bénéficié, la réalité divine dont ce miracle était effectivement le signe (*sêmeion*). Exactement ce qui s'est passé avec le lépreux samaritain guéri, seul des dix à être revenu vers Jésus (Lc 17/11-19). Parce que sa peau redevenue saine n'a pas été, comme pour les autres, une solution mais une question.

« Alors que l'expérience de l'homme serait demeurée obscure pour lui sans l'intervention de la parole dite, ainsi la parole elle-même n'est intelligible que parce qu'elle révèle à l'homme la signification de sa propre expérience ». Cette remarque de Bultmann est particulièrement importante (et pas seulement pour cet épisode), mais avec cette réserve que la source même de « l'expérience » que l'homme a faite est déjà, précisément, une parole de Jésus (verset 7).

L'homme se prosterne devant Jésus. Il faut noter que le verbe *proskuneô* (se prosterner), avec Jésus pour objet, est fréquent dans les synoptiques, alors qu'ils ne l'emploient, avec Dieu pour objet, que dans la citation de Dt 6/13 faite en Mt 4/10 (et parallèle en Lc). C'est l'inverse chez Jean qui utilise ce verbe avec Dieu pour objet (implicite ou non) 9 fois dans le chapitre 4 et une fois en 12/20. Et seulement ici avec Jésus pour objet. Ce qui peut faire supposer que, pour Jean, la foi de l'homme guéri s'adresse à un être de caractère divin.

Versets 39-41 :¹⁷ Jésus est venu dans ce monde pour un jugement : *krima* (seul emploi chez Jean) signifie selon les cas, dans l'ensemble du NT, « jugement » ou « condamnation ». Mais la TOB a probablement raison, en fonction du contexte, de traduire « pour une remise en question », sans doute pour marquer le fait que ce « jugement » n'est pas un verdict mais un clivage et, comme le dit la note de la TOB, un retournement des situations *qui se produit par le seul fait de la venue de Jésus*. Cette dernière aboutit à ce que ceux qui ne voient pas voient, et à ce que ceux qui voient deviennent aveugles.

Le *hina hoi mē blepontes blepôsin* (« ... pour que ceux qui ne voient pas voient ») peut être la conclusion de tout ce qui précède, la chose étant vraie pour l'infirme de notre chapitre, à la fois sur le plan physique (verset 7) et sur le plan spirituel (verset 38). Mais les versets 39-41 ne s'adressent plus (en tout cas plus seulement) à lui, et ont une portée métaphorique.

¹⁶ **Verset 37** : « Tu l'as vu, et celui qui parle (*laleô*) avec toi, c'est lui ». À comparer avec la parole dite à la samaritaine : *egô eimi, ho lalôn soi*, « Je le suis, moi qui te parle ».

¹⁷ **Verset 39** : *Krima*, jugement. (TOB : « Une remise en question », traduction qui évoque un bouleversement des notions acquises).

Blepô, Je vois. Le verbe se trouvait au verset 7 pour l'aveugle qui revint « voyant »; puis au verset 15, 19, 21, 25. On trouve aux versets 11, 15, 18, un composé *anablepô* que l'on traduit souvent par « recouvrer la vue », à tort d'ailleurs puisqu'il ne l'avait jamais eue. Au verset 39, les sens littéral et métaphorique du verbe *blepô* sont mêlés.

Versets 40-41 : Le mot *hamartia* (péché), appliqué aux pharisiens, répond sévèrement à l'idée qui est la leur et selon laquelle si un homme naît aveugle c'est qu'il est pécheur; mais aussi à l'accusation lancée contre Jésus d'être lui-même pécheur (verset 24).

La lumière que Jésus apporte et qu'il est (1/4, 7-9; 3/19-21; 8/12; 9/5; 12/35-36, 46) peut donner la vue aux « aveugles-nés » que sont tous les hommes. Parmi eux, il y a ceux qui sont aveugles et qui *ne savent pas* qu'ils le sont, et dont Jésus dira, en 9/41, chose remarquable, qu'ils n'ont pas de péché. Car — et c'est un point qu'on ne relève pas assez dans les évangiles — c'est à ceux qui savent ou devraient savoir (pharisiens ou disciples) que Jésus réserve sa plus grande sévérité, et certes pas (comme les Églises l'ont souvent fait) aux « petits », aux pauvres d'argent ou de sens, à ceux qu'il était confortable d'appeler « les publicains et les pécheurs ». L'état désastreux de ces derniers n'est pas nié, mais il est est ce qu'il est, et il est vain de chercher à cause de quel péché il est tel (verset 3). Jésus quant à lui n'est pas venu pour les juger mais pour les sauver (3/17); et quiconque croit en lui n'est pas jugé mais enfin il « voit ».

Parmi les aveugles-nés, il en est qui croient voir (en fait Jean écrit *hoi blepontes*, « ceux qui voient » car c'est ainsi qu'ils s'imaginent; de la même manière, Jésus parle des « justes » en Mc 2/17). Ceux-là ont leurs assurances : Abraham, Moïse, la loi, Dieu lui-même ou, du moins, l'idée de Lui qu'ils se sont domestiquée. Ils « voient » et ils « savent » (*oidamen*, « nous savons » des versets 24 et 29) et donc ils ne comprennent pas ce que la lumière de Jésus pourrait leur apporter (8/33, 39, 41, 53; 9/16 a). Ils la refusent donc et, par là, se jugent eux-mêmes. « Ils deviennent aveugles », c'est-à-dire *sont révélés comme tels* par la venue de la lumière ? Leur cécité originelle, qui est celle de tous les hommes, ne sera pas guérie; parce qu'ils disent « nous voyons », elle deviendra, cette fois, leur péché, un péché qui demeure (fin du verset 41).

Ainsi le terme de *krima* (« jugement », traduction « remise en question » par la TOB comme indiqué plus haut) a le sens de séparation, de partage. Il ne saurait signifier « jugement » et de fait « condamnation » pour ceux qui, aveugles-nés, « n'ont pas de péché » et ne peuvent être guéris de leur cécité que par la lumière.

Et pour les autres, pour les aveugles-nés qui prétendent voir, ce *krima* ne saurait-il aboutir qu'au jugement, à la condamnation ?...

Comment ne pas penser ici à un homme, un pharisien qui, plus qu'aucun de ses confrères, refusait la lumière de Jésus, et qui, de manière plus dure que les pharisiens de notre chapitre, persécutait les témoins ? Cet homme lui aussi croyait bien *voir* et *savoir* (Ph. 3/4-6). Il n'y avait vraiment aucun risque qu'avec toutes ses propres lumières, il vint à la lumière.

Mais la lumière vint vers lui. Elle le rendit aveugle physiquement afin qu'il *apprenne* qu'il l'était spirituellement. Alors il recouvra la vue, et pas seulement celle de ses yeux. Il s'appelait Saul et était né à Tarse en Cilicie. Il fut sauvé, non pour avoir accepté le message de la lumière qu'il n'avait que trop entendu, et avec quel mépris, mais parce que la lumière le jeta à terre sur la route de Damas. Pour lui, le *krima* n'aboutit pas au jugement mais au salut.¹⁸

¹⁸ *Note sur toute la péripécopie* : pour ce passage comme pour d'autres chez Jean, on s'est demandé s'il présentait une note baptismale. Il en est ainsi chaque fois qu'il est question d'eau (comme au verset 7) ou de confession de foi (comme au verset 38). Et certes ce chapitre a été utilisé par l'Église dans ses liturgies de baptême et pour la préparation des convertis à ce sacrement. En plus de l'eau, la piscine de Siloé (ce qui signifie « envoyé »), les gestes de Jésus (surtout verset 6) et le verbe *epichriô* (oindre) conduisaient naturellement à cet usage. De même, le fait que l'homme soit né aveugle, cette situation étant la figure de l'humanité pécheresse qui ne peut trouver de remède que dans le baptême (Hé 6/4; 10/32).

Mais ce qu'on croit pouvoir discerner de discrétion chez l'auteur, pour ne pas dire de réserve, dans la mention des sacrements, ne permet pas de conclure que Jean fasse ici allusion au baptême.

ÊTRE SAUVÉ, ÊTRE GUÉRI

Jean Ansaldi

Une question se pose à nous d'entrée : pouvons-nous passer directement et sans autre réflexion des Écritures à notre situation actuelle ? La réponse est évidemment négative : notre rapport à la douleur, aux soins, à l'acte de guérir, a été modifié par le renouvellement de la culture, de la science, des techniques, des modes de vie, de la compréhension de la foi.

C'est pourquoi, dans une première étape, nous analyserons la *souffrance* telle qu'elle est éprouvée aujourd'hui dans notre monde occidental qui dispose d'une médecine hautement performante; nous la distinguerons de la *douleur*. Pour cela, il nous faudra complexifier un peu la notion de *corps* : en effet, la *douleur* affecte en nous le corps dans sa matérialité biologique, le corps en tant qu'il est proche de celui des autres mammifères; la *souffrance* est d'un autre ordre qui peut exister sans douleur et qui concerne notre corps en tant qu'il est réinterprété par nous en fonction de notre histoire mais aussi des images sociales qu'on nous impose de lui.

Dans une deuxième étape, nous nous confronterons à la question proprement dite : le salut qui nous atteint en Christ entraîne-t-il la guérison ? Toujours ? Quelques fois ? Jamais ? Autrement dit, le fait que nous soyons associés au ministère de prédication du Christ implique-t-il que nous le soyons aussi à l'activité thérapeutique que Jésus a exercée au cours de ses déplacements en Palestine ?

Il faut donc que nous nous avancions par petites étapes successives avant de pouvoir dire quelque chose de sensé sur le rapport entre le salut et la guérison qui soit propre à notre situation d'aujourd'hui.

Paragraphe 1

LE CORPS DE L'HOMME COMME CARREFOUR

1. Le corps comme intersection entre le charnel et le psychique

La compréhension que l'homme a de son corps varie avec les époques et les cultures :

— L'arrivée en force des sciences bio-anatomiques, au début du XIX^e siècle, a souvent réduit l'homme à son corps observable et mesurable : qu'il s'agisse de maladies corporelles ou mentales, on cherchait, dans les milieux scientistes, à les expliquer totalement par des atteintes physiques reçues lors de l'enfance, par des troubles organiques, par des agressions infectieuses ou par des tares héréditaires situées au ras de la physiologie.

— Freud fut l'un des premiers à réagir; pas à pas, il dégagea à nouveau une lecture plus unifiée de l'humain : tout part au niveau du *besoin* certes, et donc du corps; mais très vite la *demande* de lait, par exemple, devient support d'un *désir* qui s'investit sur la mère, puis sur d'autres. Ce désir se réalise ou se refoule en fonction des censures sociales ou relationnelles. Ce qui est vrai de la demande alimentaire l'est aussi de la demande sexuelle. Dès lors, l'homme devient un lieu mixte : le désir refoulé crie par le corps; mais sans le corps, pas de désir car *il n'y a pas d'autres lieux de l'homme que son corps* .

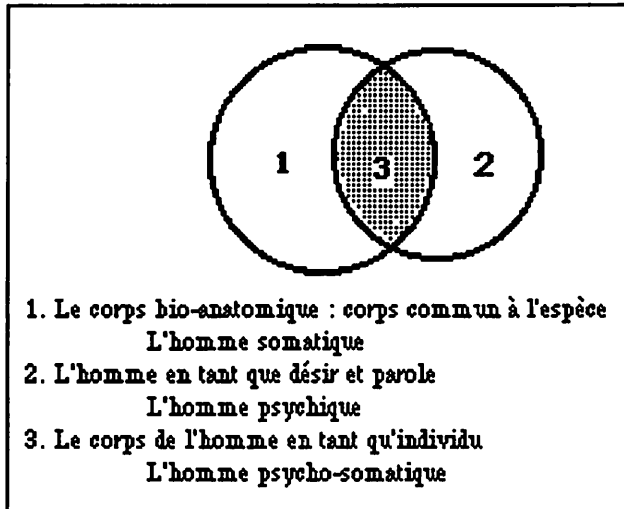
— Le mot de *corps* vient d'être prononcé. Il faut le préciser aussitôt car beaucoup de travaux ont montré que celui-ci n'était pas une donnée simple et qu'il ne fallait pas le réduire au *corps bio-anatomique* qui nous apparente aux mammifères (muscles, os, nerfs, organes internes, sécrétions, etc). En effet le corps, en tant qu'entité individuelle, est une réalité en évolution où s'inscrivent, comme des cicatrices ou des tatouages, les traces de notre histoire, les relations bonnes ou mauvaises que nous avons eues avec notre entourage. Ainsi la boulimie et l'anorexie montrent que nous ne mangeons pas uniquement pour calmer la faim; l'alcoolisme atteste que nous buvons aussi pour autre chose que pour calmer la soif. Une intense activité fantasmatique distingue notre sexualité de celle des animaux supérieurs. On pourrait poursuivre la prise d'exemples pour montrer que le corps est habité par le désir qui le forme et le déforme, l'agit et l'agite, le voult et le dresse en fonction de son évolution.

Chacun comprendra que les notions de souffrance, de maladie, et donc de guérison deviennent ainsi plus complexes chez l'homme que chez l'animal.

Laissons à Denis Vasse le soin de résumer la situation : « Il n'y a corps humain que pour autant que la vie se révèle dans la parole [...] : un corps où la chair se *réalise* dans les mots et où les mots se *réalisent* dans la chair ».¹ Et l'auteur de développer en montrant comment la souffrance s'installe quand cette unité se disjoint : si la parole et donc le désir ne s'enracinent pas dans le corps, les idées tournent en rond et nous sommes guettés par l'obsession ou la phobie; si la chair n'est pas informée par la parole d'un Autre, le corps se met à parler fort et mal, à vociférer, comme chez l'hystérique par exemple, par des symptômes psycho-somatiques douloureux.

¹ Denis VASSE, *La chair envisagée*, Paris, Seuil, 1988, p 103 ss. Comme on le voit, l'auteur appelle *chair* ce que nous avons appelé *corps bio-anatomique*. Nous n'utiliserons en effet pas ce terme de *chair* car il pourrait prêter à confusion avec l'usage que Paul en fait et que nous expliciterons plus loin.

On peut matérialiser les affirmations de Denis Vasse dans un schéma qui, comme toutes les illustrations, n'apporte qu'un éclairage partiel et ambigu :



À la lumière de ce dessin, on peut déjà comprendre comment Jésus, dans son activité auprès des malades, dit souvent une parole et, en même temps, invite à un mouvement du corps : « Lève-toi, prends ton lit et marche », « Va te montrer au prêtre », etc.

Cette affirmation de l'ultime unité de l'homme résiste-t-elle

dans notre culture du XX^e siècle ? Comment l'homme contemporain, qui se croit vainqueur du monde par la science et la technique, peut-il assumer cette blessure narcissique que constitue pour lui la longue continuation de la souffrance, de la maladie et de la mort ? Comment la société commerçante va-t-elle vendre la santé à un homme qui la revendique maintenant, non plus comme une grâce, mais comme un droit ?

2. Le corps comme intersection entre l'individuel et le social

Nous venons de décrire le corps de l'homme comme carrefour entre sa dimension purement bio-anatomique et son désir lié à la Parole. Mais le corps est aussi pris dans un autre croisement : d'une part sa dimension individuelle et, d'autre part, la pratique sociale qui lui renvoie l'image d'un corps idéal auquel « il faut » ressembler. De nouvelles souffrances risquent de surgir qui ne sont liées à aucune détérioration bio-anatomique mais au fait qu'on s'imagine ne pas correspondre au canon que la culture nous impose.

2.1. Livrons-nous à un rapide survol historique :

— Depuis l'Antiquité jusqu'à l'orée du monde industriel, le corps était intégré dans un effort collectif de survie. Cette lutte modelait l'imaginaire corporel dans un idéal de production et de reproduction, mais aussi de défense. À cette époque, le combat pour la vie étant collectif, le corps était totalement socialisé dans sa production, sa reproduction, ses dimensions de fête, de culte, etc.²

— À partir de la fin du XVIII^e siècle, l'industrialisation va casser cette image : seules les parties du corps nécessaires à la production, c'est-à-dire au fonctionnement des machines et des outils, vont rester socialisées; le reste va se privatiser dans une dissociation très grande (famille, sexualité, religion, fête, etc). Parallèlement, la science fait du corps une chose pour le spécialiste : « Le corps devient l'espace neutre qui s'ouvre au regard et au savoir [...]. C'est un objet parmi d'autres ».³ Dès lors, dans la maladie, le corps se schizophrénise; l'image que le malade a de son anatomie se dessine selon

² L'idée que nos ancêtres auraient méprisé le corps au profit d'une âme immortelle seule intéressante est un véritable fantasme mis en place pour des justifications douteuses. Je ne peux m'étendre ici : sur l'unité de l'homme chez les Pères, on lira avec profit Jean-Claude LARCHET, *Théologie de la maladie* (chez les Pères), Paris, Cerf, 1991; pour l'unité du corporel, du psychologique et du spirituel chez Bernard de Clairvaux, on se reportera à LODE VAN HECKE, *Le désir dans l'expérience religieuse, L'homme réunifié*, Paris, Cerf, 1990.

³ REVEL-PETER, « Le corps », in *Faire l'histoire*, tome 3, Paris, Gallimard, 1974, p 174.

des formes fantastiques; la partie atteinte prend un volume imaginaire disproportionné : le malade n'est plus un corps mais un rein, un foie, une jambe, etc.

— La société informatisée dans laquelle nous vivons aujourd'hui ouvre sur de nouveaux rapports au corps. Si l'utilité se détermine par les besoins de la survie, *le corps devient inutile*. Certains penseurs imaginaient même, sur plusieurs siècles, des modifications du *corps bio-anatomique* (rabougrissement des membres, excroissance de la cavité cervicale, etc) ! C'était compter sans l'imaginaire humain qui produira de nouvelles relations au corps par le moyen de l'esthétique et du sport.

L'esthétique du corps semble être le lieu de la totale gratuité; mais, en réalité, il n'en est rien car l'intégration sociale passe par de nouveaux modèles : idéalité du corps jeune, de la silhouette fine, de la mode vestimentaire moulante. Le sport, dans ses secteurs de haut niveau, matérialise cette idéalité comme le faisaient les dieux grecs sculptés par les artistes. L'athlète est le lieu d'une identification, alors même qu'il tend à devenir, par delà sa spécialité sportive, conseiller en consommation, en politique, en causes humanitaires, etc.

Ce culte du corps semble pris dans la contradiction : d'une part, il paraît relever de la pure gratuité puisque rien d'essentiel pour le groupe ne s'y joue (à part quelques profits commerciaux). Effectivement, jogging, sport, massage, régimes alimentaires, tenues vestimentaires, pratiques venues de l'Orient, tout contribue à tenir en forme un corps qui, par ailleurs, ne sert plus à grand chose pour produire la survie de l'homme ! D'autre part, cette gratuité n'est qu'apparente : tant de cures d'amaigrissement, de sueur, d'ascèse, de discipline doivent comporter quelques part leurs bénéfiques ! *N'est-ce pas le signe que nous pouvons y jouer notre identité imaginaire ?* Pour pouvoir nous reconnaître au miroir comme membre d'une société, nous devons modeler notre *corps bio-anatomique* afin de le rendre conforme à l'imaginaire commun.

Au moment où nous crions « il faut prendre le corps au sérieux », celui-ci nous échappe en fait : il est modelé selon des standards extérieurs que nous ne choisissons pas. Mais au fait, « ceux qui font la mode » choisissent-ils ou sont-ils pris, eux aussi, dans une logique qui fonctionne toute seule ?⁴

2.2. Ce détour n'est pas pour rien car il met en évidence un déplacement significatif : la *souffrance* se détache de plus en plus de la *douleur*.⁵ Cette dernière affectait le *corps bio-anatomique* qui criait sa détresse en raison des handicaps créés.

Aujourd'hui, il peut y avoir une profonde *souffrance* conduisant quelques fois à des gestes désespérés, mais *sans douleur*, sans que le *corps bio-anatomique* ne soit affecté : souffrance de vieillir et de ne plus ressembler au corps des jeunes; souffrance d'avoir un embonpoint peu significatif dans l'absolu mais suffisant pour ne plus pouvoir se vêtir « comme les autres », etc; souffrance d'un petit défaut physique non handicapant mais disgracieux par rapport à la norme sociale.

3. L'évolution des notions de « santé » et donc de « maladie »

L'*Organisation Mondiale de la Santé* donne la définition suivante de celle-ci : « *La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social et ne consiste pas seulement en l'absence de la maladie* ». ⁶ Autrement dit, la santé est la base de tout et exige tout; elle est le fondement du bonheur et la médecine en possède la clef !

⁴ Sur cet autofonctionnement de notre société technique, cf. Jean-Luc BLANC, *La liberté aujourd'hui, De la liberté aux libérations*, Valleraugue, Sœurs protestantes, (*Sentier de Villeméjane n° 2*), 1992, p 11 ss de la 4^e édition.

⁵ On peut se reporter au schéma de la p 3 ; on notera que la *douleur* affecte le corps en tant qu'entité bio-anatomique, alors que la *souffrance* l'affecte en tant que carrefour entre chair et désir. Nous y reviendrons.

⁶ Cité d'après Jean-Marie THÉVOZ, *Entre nos mains l'embryon, Recherche bioéthique*, Genève, Labor et Fides, 1990, p 98. J'emprunte beaucoup à cet auteur pour ce point 3.

3.1. Cette définition rend compte de l'évolution prodigieuse de la pratique médicale : jadis, elle se donnait pour tâche de calmer la douleur et de prolonger la vie autant que faire se pouvait. Elle est aujourd'hui *servante du désir* dans ses dimensions les plus dignes mais aussi les plus extravagantes : chirurgie esthétique, elle peut modeler le corps selon le rêve de chacun; auxiliaire du confort, elle accepte de mettre fin à une grossesse mal venue car mettant en péril un projet de vacances; attentive au désir pour le moins soupçonnable, elle agit sur le *corps bio-anatomique* et modifie la sexualité; elle peut intervenir sur le corps d'un autre dans le cas des mères porteuses. Demain peut-être, à l'écoute du confort social, elle castrera des pervers ou euthanasiera des vieux devenus inutiles ! *La liste est longue qui montre que « sentiment de bonheur » et « santé » sont confondus* .

3.2. Cette évolution de la disponibilité médicale a créé souvent *une demande de toute-puissance* qui exige la « santé » comme un droit et se scandalise quand elle ne l'obtient pas tout de suite. Prenons quelques exemples :

Une proposition à l'étude vise à interdire, dans l'intérêt de l'enfant à naître, la pratique de la fécondation médicalement assistée sur une femme après la cinquantaine. L'une de ces candidates, interrogée à la radio, s'indignait et dénonçait une atteinte à la liberté individuelle.

Une organisation mobilise dans la rue pour protester contre l'absence de traitement efficace contre le sida. *Tout doit devenir possible tout de suite* : il faut que la pratique de la sexualité ne soit limitée par rien et que, parallèlement, elle soit sans risques.

À la suite d'un certain nombre de viols et meurtres sur des enfants, une loi décrète l'emprisonnement à vie, dans certaines circonstances en tout cas.⁷ Les opposants insistent pour que ces pervers soient plutôt « soignés » en prison. Malgré les affirmations des psychiatres et psychanalystes, ils ne peuvent accepter qu'aucun moyen ne soit actuellement à disposition de ces praticiens pour faire évoluer les formes perverses d'une personnalité; cette impuissance les laisse dans le scandale pour certains, dans l'incrédulité pour d'autres.

En fait, le large éventail des possibilités offertes par la médecine a conduit vers une exaspération de la demande : être malade ce n'est plus seulement être handicapé par la douleur, être menacé dans ses fonctions vitales, être à la merci d'une mort prévisible; *être malade est devenu synonyme de ne pas disposer de la totale maîtrise de son corps et de son esprit, bref n'être pas totalement bienheureux et tout-puissant* .⁸ Inversement, être guéri est devenu synonyme de restitution d'un corps et d'un esprit tout-puissant, jeune et quasi immortel.

3.3. Notre contexte culturel est tel qu'un certain nombre d'affirmations doivent être posées comme postulats de départ pour que le rapport salut-guérison puisse être étudié à nouveau avec un minimum de clarté :

— *L'homme est un être inscrit dans la finitude* : il ne sait pas tout et ne peut pas tout. Il naît, grandit, mûrit, vieillit et meurt; dès lors la vieillesse n'est pas en soi une maladie et la mort n'est pas toujours un malencontreux accident.

— *La santé est précieuse mais elle ne saurait être confondue avec le bonheur* : celui-ci peut se vivre dans la joie et la peine, la force et la faiblesse. La santé n'est pas plénitude d'existence mais absence de douleurs lancinantes et d'affections invalidantes : à l'intérieur d'une vie, certains handicaps peuvent être intégrés dans des formes d'existence satisfaisantes; certaines stérilités peuvent déboucher sur l'adoption; certaines formes de névrose ouvrir sur une riche création artistique. Par ailleurs, il devrait être

⁷ Cet exemple ne signifie pas que j'approuve sans réserves cette disposition légale.

⁸ Lu dans le *Midi Libre* du 16/1/94, p 22 : une femme de 44 ans demande et obtient avec succès une grossesse médicalement assistée; plus tard, elle insiste pour que son praticien provoque l'accouchement le jour de son anniversaire ! Hélas, cette dernière intervention se passe mal et la patiente demeure handicapée. Elle cite en justice son médecin qui est lourdement condamné en dommages et intérêts. Au-delà de la faute professionnelle, l'histoire met en scène un désir de toute-puissance devant qui doivent plier toutes les lois physiologiques. Mieux, non seulement cette femme croit avoir droit à ce que toute requête soit satisfaite; mais encore faut-il que ce soit sans risques et avec un total succès !

possible d'assumer ses choix : une femme qui a donné priorité à sa carrière, aux voyages, à un style de vie souvent appelé « libre » et qui décide d'enfanter à plus de cinquante ans, alors qu'elle a épuisé toutes ses autres demandes, ne devrait pas considérer comme une maladie à guérir coûte que coûte le fait d'avoir dépassé l'âge de la ménopause.

— À ce point une constatation s'impose : Jésus rencontrait des hommes et des femmes pour qui la maladie signifiait la présence d'une douleur insupportable, d'un handicap qui les empêchait de travailler et les réduisait à la mendicité, d'une tare qui les marginalisait par rapport à leur famille et leur village, d'une mort prématurée, proche et inéluctable. Aujourd'hui, la médecine a largement vaincu la douleur, réduit les handicaps, allongé spectaculairement la durée de la vie. La demande de guérison peut certes encore porter sur les restes encore invaincus par la science; mais, majoritairement, elle s'est déplacée : elle vise essentiellement, non plus la *douleur* du *corps bio-anatomique* mais la *souffrance du corps psycho-somatique*, souffrance qui ne relève pas directement de l'art médical.

3.4. Il nous faut encore aller plus à fond pour systématiser le lieu de la *souffrance* contemporaine que nous allons qualifier d'*identitaire*.

— Dans le *Sentier de Villeméjane n° 1*, nous avons distingué deux identités pour chacun de nous :⁹

- *Une identité symbolique* qui me pose comme un *sujet* et qui se résume à ce que je suis d'unique dans la Parole de l'Autre, de l'instance paternelle qui me reconnaît et me nomme. L'identité symbolique, ce que je suis pour l'Autre et dans l'Autre, est indépendante de ma santé, de ma réussite sociale ou de mes échecs.¹⁰

- *Une identité imaginaire* qui me pose comme *personne* et qui traduit la manière par laquelle je viens occuper la place qu'on attend de moi dans la culture.¹¹ Ici, quand je crois être unique, je ressemble à tout le monde, j'adopte le vêtement et même le corps que me suggère le contexte social. Le malheur, c'est que je ne sais pas toujours que l'*identité imaginaire* est un reflet, un rôle et que je prends cette image pour le fond de moi-même. Quand je dis « moi je... », je ne fais qu'entrer dans le conformisme familial ou social. Dès lors j'aime cette image de bon père, bon conjoint, bon travailleur, beau corps, etc; cet amour pour mon image s'appelle *narcissisme*.

— Alors que la douleur affecte la réalité du *corps bio-anatomique*, la souffrance est due à une *altération* de mon *corps psycho-somatique* et de l'image que les autres, fonctionnant comme miroir, me renvoient de lui. Denis Vasse nous montre comment la maladie certes, mais aussi l'échec professionnel, le deuil, le vieillissement, altèrent cette image et créent une souffrance, même si la douleur a été médicalement surmontée.¹² *La souffrance s'enracine donc d'abord dans l'altération de l'image du corps* : je ne peux plus faire ce que je faisais, je ne peux plus me comporter comme les autres, je suis moins beau ou moins fort, etc. *La souffrance, contrairement à la douleur, est toujours un avoir mal au narcissisme* : je ne peux plus aimer l'image de moi-même que le miroir, constitué par les autres, me renvoie.

Cette altération de l'image découpe le temps vécu en *un avant* qui devient idyllique dans la mémoire et *un après* où je ne suis plus conforme au standard commun. Elle produit souvent une enflure imaginaire de la partie de la vie lésée; elle peut entraîner des réactions de type paranoïaque : pourquoi moi ? Ne suis-je pas une victime ? C'est la faute à mon médecin, à mes enfants qui ont pris trop de mon temps, à tel ou tel qui ne m'a jamais aimé ! Cette même souffrance provoque quelques fois une fuite en avant,

⁹ *Prier aujourd'hui, De l'infantile à l'esprit d'enfance*, Valleraugue, Sœurs protestantes, (*Sentier de Villeméjane n° 1*) 1991, p 7 ss de la 6^e édition.

¹⁰ Paul illustre ainsi cette identité symbolique : « Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur ». (Romains 7/38-39).

¹¹ Rappelons qu'en latin *personne* veut d'abord dire *masque, rôle*.

¹² Denis VASSE, *Le poids du réel, La souffrance*, Paris, Seuil, 1983. Le chapitre I de cet ouvrage mérite lecture dans le contexte de notre recherche.

dans des rêves de rétablissement de la situation antérieure. Elle peut au contraire entraîner une dépression : je ne suis plus aimable pour les autres, je ne peux donc plus m'aimer moi-même.

Il arrive que la souffrance, non liée au départ à une maladie somatique (deuil, déception professionnelle, chômage, vieillissement, etc), brouille tellement les données qu'elle se greffe sur des fragilités déjà existantes et finisse par créer une véritable atteinte au *corps bio-anatomique* : ulcère, dysfonctionnements de certaines glandes, de certains membres, etc. Un véritable cercle vicieux s'installe : la souffrance crée la maladie qui augmente à son tour la souffrance identitaire...

— Cette évolution fait que, dans la majorité des cas, c'est *la souffrance du corps psycho-somatique* qui provoque aujourd'hui la demande adressée à l'Église, là où la médecine est en relatif échec : celle-ci repère certes des troubles organiques bénins ou sérieux qui ne lui paraissent pas liés à des dysfonctionnements strictement somatiques; elle intervient pour calmer la douleur, pour guérir le *corps bio-anatomique* ; mais elle constate que les atteintes se réalimentent aussitôt calmées, qu'elles se déplacent quelques fois aussitôt « guéries ». *Le praticien se trouve condamné à écoper l'eau d'un bassin qui continue à se remplir par ailleurs* .

On comprend mieux maintenant que Jésus, s'adressant au démoniaque, ne cherche pas à prendre au sérieux ses symptômes, mais tente de lui faire dire son nom, son unicité.¹³ Face à la fille de Jaïrus, il évite d'entrer dans le spectacle qu'elle donne par ses symptômes hystériques : il chasse tous les curieux et lui parle en tant que sujet.¹⁴ Presque toujours il en appelle à une parole qui engage au moins faiblement : « Que veux-tu ? », « Crois-tu que je puisse faire cela ? ». Le malade n'est pas réduit à un corps charnel et passif qu'il faut traiter mais est invité à s'assumer, au moins partiellement, dans un mot ou une phrase qui le repose comme sujet d'une parole.

*

Nous sommes au XX^e siècles, et l'Évangile reste toujours pour nous, et plus que jamais, une bonne nouvelle de salut incluant tout l'homme. Pourtant, l'activité thérapeutique de Jésus et des premiers chrétiens ne peut plus être copiée sans autre : la demande à l'Église a changé car il est de plus en plus rare que nous soyons sollicités par un être humain jouant sa survie au niveau du *corps bio-anatomique* ; encore que cela ne soit pas exclu. *Aujourd'hui, la demande provient majoritairement de la souffrance en tant qu'elle atteste la perte d'une identité imaginaire* sur lequel le bien portant se fondait vaille que vaille; voici que maintenant elle ne tient plus devant les coups de boutoir de l'épreuve.

Bien que la guérison vise toujours le *corps humain* en tant que carrefour entre le *corps bio-anatomique* et le *désir*, c'est donc plus largement du côté de la parole que du soin que l'Évangile est interpellé à notre époque, davantage du côté de l'identité et du désir que de celui du *corps bio-anatomique*.¹⁵ On ne peut oublier cette dimension en entrant dans une réflexion plus théologique sur *salut et guérison* .

¹³ Marc 5/9.

¹⁴ Marc 5/21 ss.

¹⁵ Cette phrase implique le retour sur le schéma de la page 3 pour être bien comprise.

Paragraphe 2

L'ÉVANGILE ET LE CORPS SOUFFRANT

Ainsi, nous voyons arriver vers nous deux types de demande concernant la guérison du corps, dans ses affections somatiques ou/et psychologiques :

— *une demande provenant de la souffrance* que nous venons d'analyser au chapitre précédent. Ici, la médecine a fait le maximum mais stagne devant la répétition ou le constant déplacement des symptômes : la pompe se réalimente sans cesse elle-même car les atteintes corporelles et psychologiques s'enracinent dans une véritable crise identitaire. Qu'on ne caricature pourtant pas : il ne s'agit pas d'une fausse souffrance mais d'une vraie; elle crie souvent par le corps qu'elle contribue à affaiblir voire à entamer. Certes elle naît souvent en dehors de celui-ci; il peut arriver qu'elle apparaisse après une maladie, au sens classique du terme, qui, bien que médicalement guérie, laisse des séquelles considérées comme inacceptables dans notre contexte, alors que, dans un autre, on aurait crié au miracle devant la mort évitée.

— *une demande somme toute classique, liée à une forte atteinte physique relevant en apparence de la seule médecine*, mais que celle-ci ne peut encore vaincre sans restes. Nous sommes alors devant la maladie lourde entraînant soit des handicaps importants pour toute la vie, soit quelques fois la mort à échéance proche ou moyenne. Cette demande, à laquelle Jésus et les premiers disciples faisaient souvent face, est devenue aujourd'hui assez rare mais non inexistante.

Dans les deux cas, je ne suis pas sûr qu'il nous faille reproduire les comportements de Jésus : *d'une part* celui-ci fonctionnait dans un monde où la médecine était rudimentaire et où maladie et souffrance étaient inscrites dans une culture qui n'est plus la nôtre; *d'autre part*, nous ne sommes pas le Christ : nous ne pouvons pas pardonner les péchés mais seulement nous tenir comme témoins de son pardon; nous n'avons pas de pouvoir sur la vie et la mort mais seulement témoigner de sa seigneurie.

Nous allons traiter successivement ces deux demandes en insistant sur la première qui nous paraît plus fréquente et plus spécifique à notre situation, la seconde s'adressant le plus souvent, mais non exclusivement, à des pasteurs spécialisés dans le cadre de l'aumônerie hospitalière. Il va de soi que la prise en charge chrétienne de la souffrance appelle une lecture théologique de la situation.

1. La demande de l'homme souffrant.

1.1. Ayant donc largement perdu toute attache suffisante à une Altérité qui donne une *identité symbolique* indestructible (généalogie, père, Dieu, etc), l'homme contemporain se trouve trop lié à sa seule *identité imaginaire*, celle qu'il doit se construire lui-même en essayant de ressembler à tous les modèles qu'on lui offre. Quand arrive l'épreuve qui met à mal cette identité, la personne ne peut plus s'aimer assez; elle a mal au narcissisme et le corps se met à son tour à crier cette détresse. Il arrive parfois qu'à force de vociférer, une partie du corps, qui n'était que le véhicule du cri, finisse à son tour par être atteinte.¹⁶ Nous sommes alors dans le cercle vicieux où le

¹⁶ Nous simplifions pour l'exposé. En fait, la partie du corps élue pour crier la souffrance était peut-être déjà « prédestinée » à le faire par une faiblesse constitutive d'ordre strictement physiologique ou d'ordre psychologique (malaise de la mère vis-à-vis de cette partie du corps de l'enfant par exemple).

corps psycho-somatique alimente la maladie du *corps bio-anatomique* lequel alimente à son tour la *souffrance* du premier.

Il nous est ici possible de faire une lecture théologique de cette situation, sur la base des Écritures. L'identité imaginaire consiste à s'identifier à des images extérieures que l'on a soi-même projetées de manière individuelle ou sociale. C'est exactement ainsi que se fabriquent les idoles dont parle la Bible ! Celles-ci étaient souvent de bois ou de métal; elles sont aujourd'hui construites avec de la « matière mentale »; mais la fonction du processus reste toutefois la même : *se donner à soi-même une identité d'homme, par projections interposées, au lieu de la recevoir d'un Autre, gratuitement, par pure grâce*.

Jérémie, longtemps avant le Christ, avait déjà décrit cette démarche : « Ils disent à l'idole de bois : tu es mon Père; à l'idole de pierre : tu m'as donné la vie ».¹⁷ Le chemin est le même qu'à Babel : « Construisons une tour qui touche au ciel [...]; Faisons-nous un nom (au lieu de le recevoir de Dieu) ».¹⁸

L'homme moderne *doit se faire un nom* pour se prouver qu'il est quelqu'un; ses idoles, c'est-à-dire ses idéaux, sont liées à des « situations optimales » : athlètes de haut niveau, réussite sociale, diplômes, corps modelé sur celui des stars, argent, etc. Tout ce qui barre la route à ce faire (ennuis de santé, réduction de la capacité intellectuelle, vieillissement, chômage, échec professionnel, performances sexuelles moyennes par rapport aux standards littéraires et télévisuels, etc), détruisent en fait l'identité imaginaire, la capacité de s'aimer soi-même, et entraîne la personne dans la *souffrance* laquelle, à son tour, engendre des troubles psychologiques et/ou somatiques. *Rien ou peu, sur le plan d'une identité reçue par ailleurs, gratuite et non liée à un faire, ne vient contrebalancer cette détérioration*.¹⁹

Ainsi, le ministère de la guérison s'apparente sur ce point au combat que les prophètes livraient contre les idoles. Les temps ont changé, les formes de ces idoles ont évolué et du même coup leurs effets; mais la structure profonde est restée la même. L'homme est en fait souffrant de vivre d'images mégalomaniaques projetées, au lieu de se mesurer à la Parole paternelle qui le nomme comme fils adoptif.²⁰

1.2. À ce point, il nous faut revenir à l'ouvrage de Denis Vasse déjà mentionné où le psychanalyste et théologien jésuite analyse une possible évolution de la situation de souffrance :

« Dans la souffrance, ce qui nous arrive va toujours à l'encontre de ce que nous avons imaginé : nous y sommes conduits par un chemin que nous ne voulions pas, que nous ne savions pas. [...]. Nous faisons l'expérience d'une altération de nous-même : nos projets sont contrariés; notre moi, la projection de nous-même, altéré. Cette altération de l'image, nous pouvons la nier, tenter de ne pas en tenir compte et de n'en rien savoir dans un essai indéfini de restauration [...]. Mais cette altération nous renvoie aussi à cette part de nous-même que l'image cachait et que sa déchirure dévoile. [...]. À travers l'image déchirée, à travers le corps souffrant, nous nous révélons être autres que ce que nous imaginions être : la reconnaissance de cette altérité de nous même [...] le lieu de la permanence de notre *identité de sujet* à travers le changement des images auxquelles nous nous *identifions* ».²¹

Ainsi, cette déchirure des images que provoque la *souffrance* peut devenir occasion de percevoir que ma véritable identité est ailleurs que dans celles-ci, que l'Autre qui me fonde est différent des autres auxquels je croyais devoir m'identifier. D'où l'insistance

¹⁷ Jérémie 2/27.

¹⁸ Genèse 11/1-9.

¹⁹ Le psalmiste avait déjà repéré le choc en retour des idoles sur le corps de leurs adorateurs : « Leurs idoles sont de l'argent et de l'or, elles sont l'ouvrage de la main des hommes ; elles ont une bouche et ne parlent pas, elles ont des yeux et ne voient pas; elles ont des oreilles et n'entendent pas, elles ont un nez et ne sentent point; elles ont des mains et ne touchent point, des pieds et ne marchent point [...]; ils leur ressemblent ceux qui les fabriquent, ceux qui se confient en elles ». (Psaume 115/4-8).

²⁰ On peut lire dans ce sens le mouvement de la pensée paulinienne en Romains 1/18-32.

²¹ *Le poids du réel, La souffrance, op. cit.* p 13. C'est l'auteur qui souligne.

de Vasse : *l'altération peut devenir occasion de renaître à l'altérité*.²² Là est le secret d'une véritable guérison : quand je n'ai plus à soutenir mes images individuelles et sociales, je n'ai plus à pâtir de leur altération. Dès lors la *souffrance* n'a plus lieu d'être et la médecine peut faire son office sur le *corps bio-anatomique* sans que les atteintes ne soient sans cesse réalimentées par la *souffrance narcissique*. Recevons encore quelques lignes de notre auteur :

« [...] à quelque niveau que la déchirure se produise, qu'elle dilacère le tissu organique, fonctionnel ou relationnel, la souffrance nous apparaît comme l'effet ou la conséquence d'une altération de *nous-même* [...]. Nos repères soi-disant objectifs, repères sentimentaux, sociaux, charnels, ont disparu et nous avec. [...] Mais l'altération de notre propre image laisse surgir l'altérité où nous sommes convoqué. Elle la médiatise. De l'objet imaginaire dans lequel nous nous complaisons, la souffrance nous détourne et, en elle, se fait entendre le cri d'un sujet méconnu. Le miroir se brise, et sa brisure nous ouvre l'oreille au chant d'une parole naguère captive du reflet ».²³

Une question se pose ici : ce déplacement s'opèrera-t-il comme par miracle ? Si à la place des *identités imaginaires*, jadis obtenues par identifications avec les autres et maintenant lacérées par l'épreuve, doit advenir une *identité symbolique* stable que fonde la parole de reconnaissance de l'Autre-Dieu, ne faut-il pas des témoins de cette parole ?²⁴ La situation nous renvoie encore à une lecture théologique.

Paul, quelques années après la mort et la résurrection du Christ, reprend l'analyse du drame identitaire de l'homme. Il distingue :

— une identité *selon la chair*, qu'il appelle aussi *homme extérieur*, où l'humain s'épuise à se faire un nom en obéissant à la loi morale, en se « conformant au siècle présent », etc. Cet homme ne peut « se glorifier » que de ce qui sort de lui ; quand ça ne marche plus, il s'effondre.²⁵

— une identité *selon l'esprit*, qu'il appelle aussi *homme intérieur*, où le sujet reçoit, gratuitement et par la seule foi, une identité de *filis adoptif* par la parole prononcée sur lui par Dieu en Christ. Celle-ci est irrévocable et n'est liée en rien à la réussite morale ou religieuse, professionnelle ou familiale.

L'apôtre rend compte du basculement de sa vie quand il a cessé de se fonder sur son identité imaginaire :

« Moi aussi cependant j'aurais sujet de me confier dans la chair [...] moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, hébreu fils d'hébreu, quant à la loi pharisien, irréprochable en regard de la justice que donne la loi. Mais ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai regardées comme une perte à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur [... et afin] d'être trouvé en lui, non avec ma justice [...] mais avec celle qui s'obtient par la foi en Christ, la justice qui vient de Dieu par la foi ».²⁶

De l'altération à l'altérité ! De l'*homme extérieur* qui se détruit à l'*homme intérieur* qui se renouvelle de jour en jour, comme le dit Paul²⁷ ! Un véritable *ministère de guérison* existe, apparenté à la lutte contre les idoles. Nous entrevoyons déjà qu'il réside

²² Attention, il n'est pas question de valoriser la souffrance, de la trouver bonne ou de la rechercher pour les fruits qu'elle peut provoquer. Elle est mauvaise en soi. Mais Vasse raisonne ici comme Jésus : puisque de toute manière la cécité est là, au moins qu'elle serve à quelque chose. (Jean 9/3-5).

²³ *Op. cit.* p 26, 27, 39. Marie BALMARY écrit des choses comparables : « Si cette personne peut enfin dire, elle-même, souverainement, en première personne, ce qu'elle a vécu sans pouvoir parler, souffrance et tristesse cesseront. Ceci implique l'apparition d'une deuxième personne, d'une qualité du "Tu" devant lequel "Je" puisse advenir. Que viennent faire ces notions grammaticales dans les graves questions de la maladie ? Assurément, il y a bien plus que la grammaire lorsque quelqu'un peut enfin dire "Je" de son propre corps ». (*La divine origine, Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Grasset, 1993, p 25).

²⁴ « Comment invoqueront-ils celui en qui ils n'ont pas cru ? Et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler s'il n'y a personne qui prêche ? ». (Romains 10/14-15).

²⁵ Rappelons que le verbe « glorifier », dans le Nouveau Testament traduit l'hébreu *cabod* lequel désigne la densité d'un corps, son poids, c'est-à-dire son identité. « Glorifier quelqu'un », c'est dire son identité ; « s'autoglorifier », c'est fonder son identité sur son faire.

²⁶ Philippiens 3/5-11.

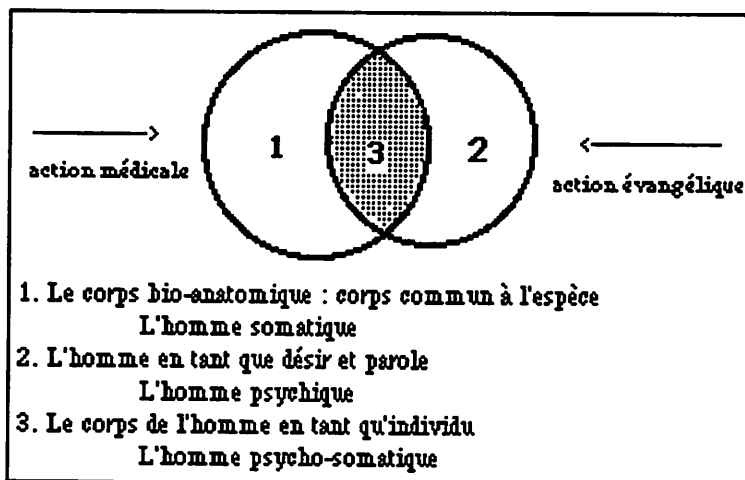
²⁷ II Corinthiens 4/16.

dans la médiation de la Parole de Dieu, médiation impliquant l'accompagnement individuel, la prière et la liturgie.

Nous allons préciser ci-dessous quelques éléments de cette médiation en indiquant tout de suite que, dans le cadre de cette brève étude, seuls les principes en seront dégagés qui n'économiseront pas une formation pratique assez longue pour qui se croit appelé à s'inscrire dans ce ministère de la guérison.²⁸

2. La guérison de la souffrance comme ministère de l'Église

Il faut d'abord bien situer le type possible d'interventions de la part de l'Église rendue présente et agissante par un visiteur pasteur ou non, par un chrétien directement sollicité par le souffrant, par une communauté religieuse offrant un lieu de prière et de retraite, etc. Une reprise, plus complexifiée, du schéma déjà étudié pourrait illustrer le processus :



La souffrance affectant le corps psycho-somatique à partir d'une identité troublée, l'intervention peut se faire du côté du corps bio-anatomique ou du côté de la Parole et du désir. En fait il n'y a pas à

choisir, les deux sont importantes puisque le processus se réamorçe lui-même par effets de *feed back* successifs : le Moi souffrant vocifère par le corps qui se dégrade. Par cette altération même, se réanime la crise identitaire du moi. Il est donc sage que les deux approches aient lieu parallèlement.

On mesure déjà la spécificité de chacune des deux démarches qui, d'une certaine manière, sont totalement autonomes et fonctionnent avec des techniques et des moyens radicalement différents; mais elles n'en concourent pas moins ensemble à la guérison de la souffrance en ce qu'elle a de spécifique aujourd'hui.

2.1. Cela nous conduit déjà à cerner d'un peu plus près ce qu'il faut éviter :

— *Vis-à-vis de la médecine* : le témoin de l'Évangile ne peut en aucun cas s'y substituer. Si le cœur de la souffrance se situe réellement dans un *avoir mal au narcissisme*, toute action spectaculaire (imposition des mains, mise en position centrale au cour d'une célébration, intervention « miraculeuse ») ne peut qu'alourdir le proces-

²⁸ Je trouve que trop de pasteurs sont bien imprudents en insistant pour que cette tâche soit remplie par des fidèles sans formation préalable sérieuse. Ils contribuent à mettre sur le dos de ceux-ci un fardeau bien lourd : la bonne volonté me paraît risquée en la matière.

sus.²⁹ Non seulement il importe de laisser la médecine faire son travail, mais il serait bon, dans les entretiens, de ne commenter en rien les méthodes et les traitements, de ne pas suggérer d'autres praticiens ou d'autres approches thérapeutiques.³⁰ Dans ce type de *souffrance*, l'action sur le *corps bio-anatomique* ne relève pas de notre ministère spécifique qui se concentre sur le témoignage rendu à une Parole d'Évangile, Parole offrant une nouvelle identité d'homme.

— *Vis-à-vis de l'Évangile* : nos paroles ne rendent pas automatiquement témoignage à la Parole ! Dans nos entretiens, il me semble important d'éviter tout ce qui ramène le souffrant à ses images perdues : compassion sur son état, insistance sur ses symptômes, évocation de la situation soi-disant heureuse du passé, vagues promesses de guérison. Toutes ces paroles freinent les deuils nécessaires : le temps passe, rien ne sera plus comme avant et l'avenir ne restaurera pas le passé.

Il ne s'agit certes pas d'empêcher le souffrant d'évoquer tout cela; il importe au contraire de tout écouter. Mais nos propres paroles n'ont pas à se situer sur les lieux mêmes où se jouent les impasses de celui qui se tient, en face de nous, dans la détresse.

2.2. Dans le type de souffrance qui nous occupe, le ministère de la guérison appelle un accompagnement long et fidèle.

— Il s'agit certes de tout laisser dire au malade. Mais dans la reformulation ou la réponse, on ne peut que pointer les deuils nécessaires : la jeunesse ne reviendra pas; l'homme n'est pas « comme un dieu »; il ne peut coïncider avec aucune idéalité car il est marqué par les restrictions psychologiques que donne l'histoire de sa généalogie, les bornes que fixe son code génétique. Ses savoirs et ses pouvoirs ont des limites; son corps évolue inévitablement; l'avenir n'est pas totalement maîtrisable; la mort est à terme inéluctable.

— Face aux inévitables échecs à coïncider avec les images idéales qui mettent à mal l'identité imaginaire, on pointera les altérités partielles qui désignent une identité inébranlable à travers les évolutions de la vie : tu resteras toujours le fils de celui et de celle qui t'ont reconnu comme leur enfant; le nom que tu portes symbolise une permanence qui a traversé les siècles et continuera après toi; tes amis te restent fidèles au travers des altérations que subit ta vie; tu appartiens à une langue, une culture, une histoire qui t'offrent des repères identitaires stables; la fraternité ecclésiale ne prend pas en compte les réussites et les échecs, etc. Il ne s'agit pas tant de phraser, d'expliquer longuement, de développer des théories que de ponctuer les paroles du souffrant de points fixes qui, pas à pas, ramènent son regard vers des pierres dressées le long de sa route, vers des signaux qui échappent aux aléas de ses évolutions.

— L'Évangile n'a pas à être « bavardé » à tort et à travers comme un « plus » quantitatif; il sera dit quand la dynamique de la conversation l'appellera; il sera posé par une parole ou par une lecture biblique quand les évolutions du discours creuseront un manque et donc lui offriront une place.

Mais ce sera alors réellement l'Évangile, *la bonne nouvelle du salut par la foi* : en plein milieu d'une culture qui définit l'homme par son faire et qui l'invite à se mesurer à ses réussites, au cœur d'une lourdeur religieuse qui sans cesse repose Dieu comme celui qui récompense ou punit succès ou échecs et qui vient donc conforter l'identité imaginaire, l'Évangile proclame que le Père du Christ donne une « identité de fils adoptif », gratuitement, pour rien, sans égards pour les succès moraux, humains ou religieux. Cette proclamation vise à un déplacement du centre de gravité de l'identité du souffrant : que pas à pas, *il cesse de se mesurer à l'altération de ses images* et qu'il *s'arrime à une identité qui lui est donnée par une Altérité Radicale* laquelle crée en lui

²⁹ Il est vrai que dans la mesure où l'on « s'occupe de lui » en le plaçant au centre de tout un processus, le souffrant peut se sentir mieux très vite : l'image qu'il a de lui-même semble se conforter, ce qui entraîne souvent une apparente régression, voire une cessation des symptômes. Les réveils pourraient toutefois être décevants pour les uns et les autres : en effet, rien de fondamental ne s'étant modifié, il arrive trop souvent qu'au bout d'un temps variable, les symptômes finissent par se déplacer et faire retour sous des formes parfois plus lourdes et dans des lieux encore plus inconfortables.

³⁰ Vis-à-vis de son médecin, le souffrant oscille souvent entre adulation et agression. Il n'est pas utile que nous paraissions complices de l'un ou de l'autre terme de l'alternative.

un point d'inébranlable altérité par rapport à la variabilité de ce qu'il voit de lui dans le miroir que lui tendent la culture et ses idéaux. Dieu crée en nous un *homme intérieur* qui n'est pas lié aux avatars de l'*homme extérieur*.³¹

Certains textes bibliques sont ici particulièrement adaptés : Luc 15/11-32, (Le Père appelle « fils » celui qui s'était rendu esclave); Jean 10/1-6, (Le bon berger connaît chaque brebis par son nom...); Romains 7/14-11, (L'apôtre décrit d'abord le désarroi de celui qui voulait faire son nom par obéissance à la loi; puis il oppose la certitude d'être « fils » que donne l'Esprit à celui qui ne se fonde plus que sur la foi en Christ), etc. Il appartient à celui qui exerce ce ministère de disposer d'autres textes.

— La prière arrive aussi, comme l'Évangile, quand un manque l'appelle et lui évite d'être plaquée. Elle n'est pas le lieu où le témoin dit au souffrant, par un discours indirect en apparence adressé à Dieu, ce qu'il n'ose pas lui articuler en face. Elle évite de renier les invitations aux deuils nécessaires que l'entretien a dégagé : demandes de restaurations de l'état initial, rêves de nouvelle jeunesse.

Elle doit pourtant rester humaine, c'est-à-dire offrir à celui qui souffre des mots pour verbaliser sa situation telle qu'il la comprend mais aussi telle qu'elle s'agit dans son inconscient : incompréhension, révolte, dépression, violence, appel désespéré.³² Par dessus tout, elle exprimera la certitude que l'amour de Dieu ne varie pas au gré des situations; elle déposera aux pieds du Seigneur ce qui reste à comprendre; elle demandera la paix pour qui ne cherche plus à fonder son identité sur lui-même.³³

On pourrait croire que ces recommandations conduisent en fait à une résignation. Il n'en est rien, tout au contraire. Le type de souffrance que nous étudions en ce moment connaît un pourcentage élevé de guérisons quand il est accompagné doublement, entre médecine et Évangile.³⁴ La discrétion de la prière ne se fonde pas sur le pessimisme mais sur la certitude que cette guérison implique le deuil des illusions et du sentiment de la toute-puissance, présents en l'homme de tous les temps, mais qu'exaspère et accroît aujourd'hui notre société technicienne.

— La prière avec le souffrant peut-elle prendre une dimension liturgique et donc ecclésiale ? Ce type de souffrance me semble l'exclure largement sinon totalement tant que dure le cheminement : risque de créer d'autres illusions, identifications à de nouveaux groupes et donc à de nouveaux idéaux aussi exigeants que les anciens, etc.

Il est par contre regrettable que la guérison ne soit pas quelques fois célébrée ecclésiastiquement dans une assemblée : une telle pratique peut conforter une identité retrouvée, inscrire dans une communauté porteuse de repères symboliques, encourager les fidèles à persévérer dans ce ministère auprès des souffrants, désigner une route possible à ceux qui souffrent en silence et dans la solitude.³⁵ Certes la prudence s'impose mais il y a des prises de risque qui s'avèrent quelques fois positives.

Le cri de la souffrance doit donc trouver une Église attentive et confiante. Dans le respect du travail médical qui n'a à être ni commenté, ni contesté, ni économisé, le mi-

³¹ Poursuivre en relisant II Corinthiens 4/16-5/10 : « C'est pourquoi nous ne perdons pas courage. Alors même que notre *homme extérieur* se détruit, notre *homme intérieur* se renouvelle de jour en jour [...] ».

³² Le ministre de la guérison dispose d'un minimum de capacité pour écouter, sans forcément analyser, ce qui, de l'inconscient du souffrant, essaie de se frayer un chemin dans son discours conscient.

³³ Je ne peux que renvoyer à J. ANSALDI (en collaboration), *Prier aujourd'hui, De l'infantile à l'esprit d'enfance*, Valleraugue, Sœurs protestantes (*Sentier de Villeméjane n° 1*), 1991, chapitre I. La prière d'intercession, voyage dans les mots prononcés devant Dieu, est thérapeutique en elle-même.

³⁴ Ce n'est pas une affirmation intellectuelle mais un témoignage individuel qui s'appuie sur un certain nombre de situations accompagnées. L'expérience montre aussi que l'évolution favorable est considérablement accélérée quand le souffrant peut disposer d'un temps assez long pour venir s'inscrire quelques mois dans une communauté qui lui offre un rythme de vie équilibré, un bain liturgique régulier, une distance par rapport aux exigences culturelles qui l'écrasaient.

³⁵ Ainsi l'auteur du psaume 22, s'écrit après sa guérison : « Je publierai ton nom parmi mes frères, je te célébrerai au milieu de l'assemblée ».

nistère de la guérison prend ici *les chemins de l'émergence d'un nouveau fondement identitaire*. L'Évangile ne conduit pas à parcelliser l'homme mais au contraire à le restituer dans son irréductible unité; le salut par la foi ne fait pas abstraction d'un corps qui, un jour, dans la « nouvelle création », sera rendu incorruptible.

3. La demande de l'homme malade

Nous en arrivons maintenant au second type de demande, celle provenant d'un homme prioritairement atteint dans son *corps bio-anatomique*. En effet, malgré ses succès, la médecine connaît des échecs difficilement assumables : certaines affections impliquent de longs soins, s'accompagnent de douleurs éprouvantes et laissent des séquelles importantes; d'autres conduisent inéluctablement à la mort, malgré des possibilités de rémissions plus ou moins longues. Certes la maladie retentit aussi sur les fondements identitaires; certes la solidité de ces derniers augmente les chances, tandis que leur fragilité accélère les processus morbides; néanmoins le processus principal s'origine ici dans le *corps bio-anatomique*.

Plus que jamais il appartient à l'Église de ne pas empiéter sur le terrain médical : sa tâche demeure autre qui consiste à permettre au malade de se battre, de vivre et au besoin de mourir, en s'éloignant des illusions et en retrouvant sans cesse une aussi grande unification de lui-même que possible. La notion de *réconciliation* me semble bien résumer cette fonction ecclésiale : réconciliation avec la finitude humaine qui permet de se tenir devant Dieu dans la sérénité. Pour qu'elle soit possible, il importe de redresser pas à pas les représentations de Dieu, de soi-même et de la mort, représentations qui, sans cesse, tendent à occulter l'humanité de l'homme.

3.1. Recentrage des représentations de Dieu : douleurs, handicaps, inéluctable de la mort créent une révolte car ils constituent une blessure narcissique lourde; l'homme est atteint dans son désir de toute-puissance; un sentiment d'absurde envahit souvent le malade. Une des réactions les plus fréquentes consiste alors à reposer alors en toute hâte un « Dieu tout-puissant » dont on a maintenant besoin. Certes cette figure est menaçante, voire écrasante; mais elle permet d'abord de rationaliser le malheur qui frappe : punition pour telle ou telle faute, « volonté mystérieuse de Dieu » à laquelle il faut se soumettre et qui finira par conduire au bien de ceux qui l'aiment, etc. L'explication est terrible mais paraît moins grave à l'homme malade que de rester dans le doute quant aux raisons profondes de son épreuve. Elle est d'ailleurs sans cesse réactivée par les irresponsables « amis de Job » qui le visitent et qui s'en tirent à bon compte avec ce tour de passe; elle est quelques fois dangereusement enseignée par des théologiens qui pensent en cabinet, loin des réalités de la pastorale.

L'ennuyeux, c'est que ce « Dieu tout-puissant », s'il permet un temps d'apaiser les questions par la fausse rationalité qu'il propose, porte à la longue des fruits amers : ré-activations des sentiments d'injustice, transformation de la maladie en punition et donc en fausses culpabilités, etc. Il finit par induire un aller-retour de sentiments, tantôt de soumission, tantôt de haine vis-à-vis d'une figure divine en définitive tyrannique et cruelle, le tout au détriment de l'unification et donc de l'apaisement du malade.

Le Nouveau Testament s'inscrit majoritairement en faux contre une telle figure divine; il nous décrit au contraire un Dieu venant habiter la faim, la soif, la tentation, la faiblesse et la mort des hommes.³⁶ Le Seigneur n'est pas d'abord une puissance qui guérit ou rend malade au gré de son arbitraire bon plaisir, mais une parole présente qui vient partager le destin humain.³⁷ *À la détresse humaine, Dieu répond en priorité par sa*

³⁶ Luther enseigne dans ce sens : « Que personne dans ses pensées ne s'approche donc de la divinité nue [...] mais ayons soin des rester attachés aux symboles par lesquels Dieu s'est révélé lui-même à nous (crèche, baptême, croix, etc). Car c'est là que nous voyons et nous trouvons le Dieu dont nous pouvons soutenir la présence, qui nous console, qui nous redresse dans l'espérance et qui nous sauve. Les autres pensées (sur Dieu) [...] ne signifient pour nous que mort et condamnation ». (*Commentaire à la Genèse, Œuvres VII*, p 302).

³⁷ Par ailleurs Jésus refuse explicitement l'idée d'une maladie-punition : voyez Jean 9/3 où il rejette le fait que la cécité serait due au péché du malade ou de ses parents; voyez Luc 13/2 où il n'accepte pas qu'un acci-

présence, son accompagnement et non par une puissance qui déshumaniserait sa créature.

En Christ, Dieu nous dit en substance : « Je souffre avec toi et comme toi, je viens briser ta solitude, je meurs avec toi et comme toi ». Telle est l'essentiel d'une parole qui peut réconcilier le malade avec son Dieu ! Voilà qui peut aussi lui éviter de souffrir davantage en l'inscrivant dans un faux espoir ou dans un conflit imaginaire du type : « Je suis plus coupable que je ne le pensais » ou « Dieu est plus méchant que les hommes ».

3.2. Recentrage autour de la finitude humaine : « Alors le serpent dit à la femme : vous ne mourrez point; mais Dieu sait que, le jour où vous mangerez [de ce fruit] vos yeux s'ouvriront et que vous serez comme des dieux... ».³⁸ Cette parole satanique est sans cesse répercutée par notre culture technicienne.

Or l'homme n'est pas comparable à un dieu fantasmé dans les cadres de la toute-puissance. Face à la maladie, il doit se battre par la recherche scientifique, les soins, la résistance psychologique, etc; mais *tout* n'est pas possible tout de suite; d'ailleurs *tout* ne sera jamais possible pour un être humain ! L'inscription de Dieu dans notre finitude peut nous libérer de cette tentation dont l'échec, tôt ou tard inévitable, nous laissera prostré, rempli du sentiment d'injustice.

Nous réconcilier avec la finitude qui demeure désormais le statut choisi par Dieu en son Fils peut nous aider à nous réconcilier avec la nôtre et à nous ouvrir à la réalité : occuper le terrain possible avec les forces et les capacités qui nous restent; remplir richement le temps qui nous sépare de la mort, etc. Il ne s'agit donc pas de rêver au temps passé, mais de vivre le plus possible avec ce qui est possible : qui a été amputé d'une jambe ne grimpera plus le Mont-Blanc mais de nouveaux espaces d'activités s'ouvrent devant lui; qui n'a plus qu'un an à vivre ne peut plus préparer un doctorat mais il lui est offert de remplir le plus pleinement possible ce temps disponible.

C'est à convertir le désir à la finitude, à guérir l'espace et le temps possibles que doit s'employer le témoin de l'Évangile.

3.3. Recentrage de l'inévitable de la mort : dans la Bible, la mort n'est jamais un bien; elle demeure un ennemi à combattre, le dernier qui d'ailleurs sera vaincu.³⁹ *La repousser jusqu'à sa défaite finale, ce n'est certes pas la dénier*. Mais cette dénégation de la mort fonctionne d'abord dans les religions : le thème païen de l'immortalité de l'âme entend sauver l'idée que l'essentiel de l'homme ne disparaît pas; l'idée moyen-âgeuse du purgatoire essaie de refuser le fait inévitable que la mort est rupture de communication avec les vivants.⁴⁰ À notre époque, l'immortalité est espérée de la science; quand vient la déception, on en appelle à la réincarnation ou à l'occultisme qui maintient l'espoir ou la communication.⁴¹

Les Écritures refusent majoritairement cette dénégation : *la mort est destruction totale de l'homme*; elle inclut la fin de la communication avec les vivants.⁴² Il n'y a pas d'« âme » qui survivrait à la mort. Ce réalisme biblique permet d'ouvrir sur une espé-

dent du travail soit expliqué par une cause similaire. Dans les deux cas, il invite à se servir de l'épreuve pour recentrer sa vie mais non à expliquer le malheur par une punition divine.

³⁸ Genèse 3/5.

³⁹ I Corinthiens 15/26.

⁴⁰ Le purgatoire soutient l'idée que les morts prient pour nous et agissent auprès de Dieu pour nous; mais aussi celle que nous pourrions, par nos actions religieuses, influencer sur leur destin d'outre-tombe.

⁴¹ Il est frappant de constater que pour l'oriental, la réincarnation est un malheur qu'il tente d'éviter par une vie conforme aux canons religieux; pour l'occidental qui, par elle, dénie la mort, la réincarnation devient une espérance de vivre encore !

⁴² Voyez par exemple Psaumes 6/6, 30/10, 88/6, Esaie 38/18. Lire avec attention Ecclésiaste 3/19 ss : « Le sort de l'homme est identique à celui de la bête; comme meurt l'un ainsi meurt l'autre; ils ont tous un même souffle. [...] Tout va dans un même lieu; tout a été fait de la poussière et tout retourne à la poussière. Qui prétend que le souffle de l'homme monte en haut et que souffle de la bête descend dans la terre ? ».

rance recentrée et relancée par la résurrection du Christ. *Le Nouveau Testament oppose en effet largement la résurrection des morts à l'immortalité de l'âme*.

Si la mort est destruction du corps de l'homme et *donc de l'homme entier*, quel est l'apport de la foi ? Il est double : Christ garde mémoire de nos noms, Christ nous ressuscitera.

Notre équilibre psychologique l'exige, il faut nous convertir à la réalité et à la finitude de notre condition : après la mort, il ne reste rien de vivant en l'homme et rien ne subsiste « quelque part » ; seul *l'homme intérieur* ne périt jamais. Mais celui-ci n'est pas un « bout de l'homme », comme l'était l'« âme » des païens ; *il est mon identité symbolique*, ce que je suis en Dieu, la création de la parole du Christ ; il est ma qualité de fils adoptif de Dieu.⁴³ *L'homme intérieur* a donc sa résidence dans la bouche de celui qui la dit ; tant qu'il dure, -et le Christ ressuscité ne meurt plus-, dure ma qualité de fils adoptif de Dieu : « [...] votre vie est cachée avec Christ en Dieu... Quand le Christ, votre vie, paraîtra, alors vous aussi vous paraîtrez avec lui en pleine gloire ».⁴⁴

L'Apocalypse use d'une autre image : ce qui est conservé, jusqu'à la résurrection, c'est *notre nom* « inscrit sur le livre de vie », gardé dans la mémoire du Christ. C'est à partir de ce « nom » que Dieu recréera une nouvelle vie. C'est dans ce sens que Paul, à la fin de son œuvre et presque de sa vie, pourra écrire en toute sérénité : « Si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions nous sommes au Seigneur. Car Christ est mort et il a vécu afin d'être le Seigneur des morts et des vivants ».⁴⁵

Ainsi, pas à pas, les grands théologiens du Nouveau Testament réaniment l'espérance de la résurrection sans dénier la mort comme destruction totale de l'homme : seule l'identité symbolique, le « nom nouveau » est gardé en Christ ; mais c'est en vue de la résurrection finale qui sera nouvelle création. Avec eux, nous ne sommes pas là sur des détails intellectuels secondaires mais au cœur d'un processus thérapeutique : c'est en renonçant à tous les faux espoirs de survie que nous nous rendons disponibles pour habiter pleinement le temps qui nous reste et que nous pouvons entendre l'espérance eschatologique de la résurrection, de la recréation de notre être autour de cet *homme intérieur* que le Christ a conservé dans « sa mémoire ».

3.4. La prière trouve naturellement sa place dans cet accompagnement. Lors de la rencontre individuelle, elle se réalise dans les mêmes conditions que pour la *souffrance*, conditions que nous avons analysées plus haut au point 2.2.

Toutefois, les éléments psycho-somatiques étant moins importants dans les origines, il y a lieu d'être moins prudent dans l'inscription liturgique de cette prière :

— Elle a bien sûr sa place lors du culte de la communauté, sous réserve que le malade ait été consulté préalablement et qu'il ne soit pas porté atteinte au secret que tout humain peut exiger.

— Dans le cas où le malade ne quitte pas sa maison ou sa chambre d'hôpital, on peut se demander si une célébration spécifique ne devrait pas avoir lieu chez lui. Le texte de Jacques 5/13-15 nous pose en tout cas la question ; on peut faire les remarques suivantes sur celui-ci :

- l'Église est présente par une délégation de « presbytres ». On peut imaginer aujourd'hui que ce ministère soit rempli par ceux qui, dans l'Église locale, portent plus particulièrement le souci des malades.

⁴³ « Quiconque vous promet de ne pas mourir comme créature vous niera comme sujet. Je suis sensible à la différence d'écoute selon qu'on reçoit autrui comme s'il n'allait pas mourir, dans la pensée d'une technique toute-puissante, où la mort est un accident dont on parviendra un jour à triompher ; ou bien comme être parlant, à la fois créature qui va mourir et sujet qui cherche à advenir et qui transcendera cette condition ». (Marie BALMARY, *op. cit.* p 123).

⁴⁴ Colossiens 3/3. Cf. aussi I Jean 3/3 : « Mes bien-aimés, dès à présent nous sommes enfants de Dieu ; mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ».

⁴⁵ Romains 14/8-9.

- la cérémonie est constituée par deux éléments : d'une part, la « *prière sur lui* » qui fait sans doute allusion à l'intercession accompagnée de l'imposition des mains, geste qui entend inclure le corps du malade dans la célébration; d'autre part l'*onction d'huile*. Ce produit était alors considéré comme un médicament; mais il serait faux de le réduire à ce rôle car l'huile avait aussi, voire surtout, une fonction liturgique : consécration des rois, signe de joie et de libération, etc.⁴⁶ Dans notre contexte ecclésial, la célébration de la Cène peut jouer cette fonction.

- Le texte de Jacques ne fait aucune promesse de guérison au sens médical du terme : la prière de la foi « sauvera » le malade; le Seigneur l'« éveillera », (terme technique indiquant aussi la résurrection); il sera pardonné de son péché.⁴⁷ Ainsi l'Église n'agit qu'indirectement sur la santé du *corps bio-anatomique* : l'homme intérieur, créé ou fortifié par la Parole de la foi, se réconcilie avec Dieu ainsi qu'avec soi-même et sa propre finitude. Il est alors disponible pour occuper pleinement le temps qui lui reste avec les forces qui lui restent : son regard se porte davantage sur ce qui est encore possible plutôt que sur ce qui est devenu impossible. Il est loin d'être exclu que cette « conversion » n'agisse aussi sur la santé du corps, sans toutefois que cette affirmation ne nous inscrive dans l'automatisme d'une action magique.

— Il faut enfin insister, comme nous l'avons fait à propos de la souffrance, sur la célébration de la guérison : action de grâces, acceptation par l'ancien malade d'une vie orientée autrement en fonction des séquelles qui subsistent, etc. Nous l'avons aussi dit, la finale de beaucoup de psaumes abondent dans ce sens : une telle célébration, partout où elle est possible, dans la communauté vaste ou avec les seuls intimes, mobilise l'Église autour des malades, invite ces derniers à ne plus souffrir dans la solitude mais à faire appel à la fraternité ecclésiale, renouvelle la confiance commune dans la Parole libératrice de l'Évangile.

3.5. Nous sommes-nous éloignés de notre sujet ? Je ne le pense pas. Cette réconciliation avec la finitude humaine qui ne ferme certes pas la porte à l'espérance mais qui renvoie toujours à l'actualité de la vie, ouvre sur une adaptation à la réalité : remplir la vie qui m'est offerte, dans tout le temps qui me reste et de manière adaptée aux forces qui me restent.

Pendant que la médecine lutte avec ses armes, *le ministère de la guérison travaille à recentrer l'homme autour de son identité symbolique*, en l'éloignant des fausses culpabilités devant un « Dieu tout-puissant », des fausses révoltes contre la finitude humaine, des faux espoirs de survie après la mort. Cet effort permet certes au malade d'offrir une résistance à la maladie et de collaborer ainsi avec les praticiens; il permet également de vivre aussi pleinement que possible, avec les forces disponibles, les années, les mois ou simplement les heures qui séparent de la mort : vie heureuse avec les moyens disponibles, vie réconciliée avec Dieu, avec les siens et les autres hommes, avec soi-même et sa propre finitude. Cette conversion est une véritable guérison qui peut ne pas être sans impact sur l'évolution de la maladie.

⁴⁶ Cf. Georges CRESPIY, *La guérison par la foi*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1952, p 13-14, 27, 34.

⁴⁷ On notera l'ambivalence des termes : *sauver* peut à la fois signifier le salut religieux mais aussi la guérison physique (cf. texte d'Élian Cuvillier); *éveiller* peut signifier « remettre debout » mais aussi « ressusciter ».

CONCLUSION

Dans cette étude il n'a été que peu fait mention du Dieu qui peut opérer des miracles et ressusciter des morts en cette vie. Je n'entends rien exclure car nul ne connaît les voies du Seigneur; mais notre tâche n'est pas tant d'attendre le miracle, encore moins de parier sur sa venue possible, que de témoigner qu'une « nouvelle naissance » est toujours offerte, au cœur de la vie ou à ses limites. Cette conversion renouvelle notre être, nous éloigne des fantasmes de toute-puissance et nous recentre dans une existence humaine pacifiée. Il nous est peut-être demandé en priorité de nous inscrire, presque banalement, à la suite des apôtres, dans un ministère de prédication de la Parole incarnée en Christ. Ce ministère est davantage centré sur la fidélité au quotidien que sur le spectaculaire.⁴⁸

Cette Parole d'Évangile n'appelle à aucune résignation face à la souffrance ou la maladie, encore moins à fuir dans l'espoir d'un au-delà immédiat; au contraire, elle nous invite à occuper pleinement la place et le temps qui nous sont laissés ici bas. Elle a déjà fait les preuves de sa capacité à détrôner les fausses images que nous croyons devoir construire de nous-mêmes et qui sont sources d'une souffrance que la médecine ne peut guère soigner. Pourquoi, à la manière des marchands de spectaculaire ou d'exotisme religieux, renoncerions-nous à cette humble voie qui nous est spécifique et qui peut pleinement s'inscrire dans ce que les savoirs contemporains peuvent recevoir, sans « sacrifices intellectuels » onéreux et déstabilisants à la longue ?⁴⁹

Le ministère de la guérison tient naturellement compte des spécificités qu'impliquent les situations de souffrance et/ou de maladie; mais dans son essence, il est identique au ministère de la prédication, celui qui est confié à tous les baptisés.

Certes l'état spécifique des malades et des souffrants appelle une prudence particulière et donc une sensibilité aiguisée et une préparation sérieuse. Il est même probable que, dans certaines situations lourdes, des ministères très informés et donc très formés soient nécessaires. Il n'empêche que souffrants et malades relèvent de la tâche de l'Église et que celle-ci doit se traduire dans une pratique d'accompagnement mais aussi dans une prière privée et liturgique.

Bien que totalement acquis en Christ, le salut qui affecte tout l'homme ne se manifeste dans notre histoire que comme arrhes de ce qui sera. Vienne le jour dont témoigne le voyant de l'Apocalypse :

**Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes !
Il habitera avec eux et ils seront son peuple,
et Dieu lui-même sera avec eux.
Il essuiera toutes larmes de leurs yeux
et la mort ne sera plus.
Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur,
car les premières choses auront disparu.⁵⁰**

⁴⁸Nous avons réfléchi sur la guérison. Naturellement, il y aurait lieu de travailler sur l'hygiène spirituelle propre à conserver la santé, avant la maladie ou après sa disparition.

⁴⁹C'est le chemin choisit par Paul : « Je n'ai pas eu la pensée de savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. ». [...] ma parole et ma prédication ne reposaient pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais sur une démonstration d'Esprit et de puissance afin que votre foi fut fondée, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu ». (1 Corinthiens 2/2-5).

⁵⁰ Apocalypse 21/3-4.

LITURGIE DE CÉLÉBRATION AU DOMICILE D'UN MALADE

INTRODUCTION

Nous venons de le voir, l'Église ne peut qu'être présente auprès de ceux qui souffrent de quelque nom que s'appelle cette souffrance.

Alors même que nos visites chez les malades ne sont pas rares, nous avons peut-être trop perdu le sens de la célébration à leur domicile ou à l'hôpital. Le projet de liturgie qui suit se propose d'offrir un cadre qui doit être aménagé en fonction des réalités concrètes.

Nous rendons attentifs aux points suivants :

1. La célébration demande une présence ecclésiale et donc celle d'au moins deux membres de l'Église.

2. La liturgie se veut à la fois confessante et discrète :

— confessante car elle entend affirmer la présence du Seigneur, le possible don de la guérison, la certitude de la résurrection des morts.

— discrète pour ne pas donner de faux espoirs, pour ne pas mettre en trop grande évidence les symptômes du malade et donc pour ne pas le poser au centre du monde.

3. Il est important que la liturgie prête des mots au malade pour qu'il se reconnaisse et verbalise une partie des sentiments qui l'assaillent; par ailleurs, nous ne pouvons éluder le fait que si le lien direct péché-maladie a été refusé par Jésus, la souffrance n'en est pas moins signe de la séparation générale du monde d'avec son Seigneur.

Pour verbaliser ces certitudes sans toutefois mettre en exergue les états d'âme du malade, ce qui ne ferait que les conforter, nous avons largement utilisé les psaumes.

4. Il ne nous paraît pas possible d'ignorer le corps du malade, de le réduire à une oreille qui entend ou une cervelle qui réfléchit. C'est pourquoi la Cène occupe une place importante; mais c'est aussi pourquoi nous avons remis en honneur l'imposition des mains sur la tête ou, à défaut, le fait de tenir la main de celui qui souffre pendant la prière d'intercession en sa faveur.

CÉLÉBRATION

Cette célébration implique la présence de l'Église matérialisée au moins par un officiant principal, pasteur ou non, et un autre membre de la communauté ecclésiale. La fonction « officiant » peut être partagée ou se réduire à une seule prise de parole à haute voix.

Officiant

Que la paix de Dieu soit et demeure sur vous (et sur cette maison)
(*silence*)

Unissons-nous dans la prière de quelques versets du psaume 130
(*lu par un officiant ou antiphoné par deux*)

Du fond de la détresse
Je t'invoque ô Seigneur,
Que tes oreilles soient attentives
À la voix de mes supplications.

J'espère dans le Seigneur,
Mon âme attend sa promesse.
J'attends le Seigneur
Plus que les gardes n'attendent l'aurore.

Si tu gardais le souvenir des fautes
Seigneur qui subsisterait devant toi ?
Mais tu disposes du pardon
Afin que l'on t'adore.

Israël met ton espoir dans le Seigneur
Car il est miséricordieux pour nous;
C'est lui qui rachète son peuple
De toutes ses iniquités. Amen.

Chant spontané ¹

Arc-en-ciel n° 6

Guéris dans ta tendresse,
La douleur qui m'opresse,
Qui rend mes os tremblants.
Vois mon esprit se trouble,
Mon angoisse redouble,
Seigneur jusques à quand ?

Arc-en-ciel n° 621

J'ai tout remis entre tes mains,
Que ce soit la mort ou la vie,
La santé ou la maladie,
Le commencement ou la fin,
J'ai tout remis entre tes mains (bis)

Officiant

Prions Dieu : notre Père, toi qui nous assure de ton accueil et de ton pardon, merci de nous avoir donné Jésus pour frère et compagnon de route, lui qui a eu faim et soif, qui a connu la souffrance et l'angoisse de la mort.

(*Imposant les mains sur la tête du malade ou tenant sa main*) Veuille maintenant apaiser notre frère (notre sœur) et le (la) conduire sur les chemins de la paix du cœur et de la guérison du corps. Quelque soit sa route, qu'il (elle) puisse la suivre dans la communion du Christ notre Seigneur en qui nous plaçons notre espérance. Amen.

Lecture biblique

(*Elle sera courte et adaptée. Il n'est pas utile de la commenter sauf, si on le juge utile, par quelques courtes phrases.*)

¹ On suivra l'un ou l'autre des spontanés proposés pendant toute la célébration

Officiant**Louange (d'après le Psaume 23)**

Le Seigneur est mon berger,
Je ne manquerai de rien.
Il me fait reposer dans de verts pâturages,
Il me dirige près des eaux paisibles,
Il restaure ma vie,
Il me conduit dans des sentiers de justice
Pour l'honneur de son nom.

Quand je marche dans la vallée de la mort,
Je ne crains aucun mal car tu es avec moi;
Ta houlette et ton bâton me rassurent.
Bonheur et grâces m'accompagneront
Tous les jours de ma vie;
J'habiterai la maison du Seigneur
Pour les siècles des siècles. Amen.

Institution de la Cène et communion²**Officiant**

Au cours du repas, Jésus prit du pain, rendit grâces et le distribua à ses disciples. Que cette communion à la mort du Seigneur enracine nos vies dans le pardon reçu et la paix redonnée. (*distribution du pain*).

Après avoir soupé, Jésus prit la coupe, rendit grâces et la distribua à ses disciples. Que ce partage de la coupe nous remplisse à l'avance de la joie du Royaume où le Seigneur ressuscité nous attend pour rendre manifeste la vie qu'il nous a donnée. (*distribution de la coupe*).

(*Après la communion, prier le Notre Père ensemble*).

Chant spontané

Ô Seigneur dans ta grâce,
Tourne vers moi ta face
Et prends pitié de moi.
Dans mon malheur extrême,
Pour l'amour de toi-même,
Ô mon Dieu sauve-moi.

Que ce soit la joie, la tristesse,
La pauvreté ou la richesse,
Ombre et lumière du chemin,
J'ai tout remis entre tes mains (bis)

Officiant

Prions le Seigneur : notre Père, loué sois-tu d'avoir été présent au milieu de nous. Nous te confions encore notre frère (sœur) : répète-lui sans cesse ta parole de pardon; redis-lui ta présence de Père à ses côtés pendant ce temps d'épreuve.

Étends ta bénédiction sur ses proches qui veillent sur lui (elle) et l'entourent de leur amour. Nous te présentons aussi ceux qui le soignent et ceux qui le visitent.

Nous voulons étendre notre prière pour tous ceux qui souffrent de solitude, de révolte, de maladie; pour ceux qui entrent en agonie et affrontent la mort. Sois leur compagnon de route en ce temps d'épreuve.

Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

Chant spontané

Que tout ce qui m'enchaîne,
Tout ce mal que je traîne
Retourne en son néant.
Dieu reçoit ma prière,
Sa main se fait légère
Au front de son enfant.

Tous mes fardeaux, toutes mes peines,
Ce qui m'angoisse et qui m'enchaîne,
Et le souci du lendemain,
J'ai tout remis entre tes mains (bis)

² Si le malade ne peut communier, on touchera ses lèvres avec le pain et la coupe. S'il craint de transmettre son mal, on peut tremper le pain dans la coupe et lui donner le morceau imbibé.

NOTES TECHNIQUES LE VOCABULAIRE DU SALUT ET DE LA GUÉRISON DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

Élian Cuvillier

Ces notes sont ici offertes à ceux qui désirent pousser plus avant la recherche biblique sur le thème « salut-guérison », sans avoir les moyens de lire le grec et d'utiliser des ouvrages techniques. Les mots sont toujours mis en français et en grec; la prononciation française du grec a été ajoutée en italique et entre parenthèse pour que tous puissent la lire.

I. LE VOCABULAIRE DE LA GUÉRISON ET DU SALUT DANS LES ÉVANGILES ET LES ACTES

1. SOIGNER, GUÉRIR, *θεραπεύω*, (*thérapeuô*); SOIN, GUÉRISON, *θεραπεία*, (*thérapeia*).
(On trouvera entre parenthèse les parallèles dans les autres synoptiques).

- Marc 1/34 (Mt 4/24; 8/18; Lc 4/40); 3/2 (Mt 12/10; Lc 6/7, 14/3); 3/10 (Mt 12/15; Lc 6/18); 6/5 (en lien avec absence de foi, cf. 6/6); 6/13 (Lc 9/6).
- Matthieu 4/23; 8/7 (en lien avec « foi »); cf. Lc 7/3 en lien avec « sauver »; 9/35; 10/1, 8 (Lc 9/1, 2, cf. aussi Lc 10/9); 12/22; 14/14 (Lc 9/11 avec « guérison »); 15/30, 17/16 et 18 (Lc 9/42); 19/2; 21/14.
- Luc 4/23; 5/15; 7/21; 8/2 et 43; 13/14.
- Actes 4/14; 5/16; 8/7; 17/25 dans le sens de « servir »; 28/9.
- Jean 5/10.
- Ailleurs dans NT : Apocalypse 13/3 et 12; 22/3 dans un sens eschatologique.

2. SOIGNER, GUÉRIR, *ἰαομαι*, (*iaomai*); GUÉRISON, *ἰασις*, (*iasis*)
- Marc 5/29 en lien avec « foi » et « salut ». Cf. 5/34 (Lc 8/47, 48).
 - Matthieu 8/8, 13 (en lien avec « foi »), (Lc 7/7-9); 13/15 au sens figuré; 15/28 (en lien avec « foi »).
 - Luc 5/17; 6/18 et 19; 9/42; 13/22; 14/4; 17/15 en lien avec « foi » et « salut »; 22/51.
 - Actes 4/22, 30; 9/34; 10/38; 28/8; 28/27 au sens figuré.
 - Jean 4/47 en lien avec « foi » (cf. 4/50, 53); 5/13; 12/40 au sens figuré.
 - Ailleurs dans NT : Hébreux 12/13; Jacques 5/16; I Pierre 2/24 au sens spirituel; cf. aussi I Corinthiens 12/9, 28, 30 pour les dons de guérison.

3. ÊTRE EN BONNE SANTÉ, *ὑγιαίνω*, (*hugianô*); sain, *ὑγιής*, (*hugiès*)
- Marc 5/34 en lien avec « foi »
 - Matthieu 12/13; 15/31
 - Luc 5/31; 7/10 en lien avec « foi »; 15/27 peut-être au sens figuré.
 - Actes 4/10
 - Jean 5/6, 9, 11, 14, 15; 7/23
 - Ailleurs dans NT : dans le sens de « saine doctrine », « saines paroles », « sains dans la foi » : I Timothée 1/10; 6/3; II Timothée 1/13; 4/3; Tite 1/9, 13; 2/1, 2, 8. On notera aussi III Jean 2 (« que ta santé soit bonne »).

4. SAUVER, *σῶζω*, (*sôzô*); SAUVER, *διασῶζω*, (*diasôzô*); salut, *σωτηριον*, (*sôtèrion*)
On notera que ces termes peuvent avoir le sens de guérison physique ou de salut religieux.

- a) Au sens physique (« sain et sauf »)
- Actes 23/24; 27/20, 31; 27/34, 43, 44; 28/1, 4.

- b) Récits de miracles
- Marc 3/4 (Lc 6/9); 5/23, 28, 34 (Mt 9/21, 22; Lc 8/48); 6/56 (Mt 14/36); 10/52 (Lc 18/42)
 - Matthieu 8/25; 14/30
 - Luc 7/3; 8/36; 8/50; 17/19
 - Actes 4/9, 12; 14/9
 - Jean 11/12.

c) Sens religieux (le salut)

- Marc 8/35 (Mt 16/25; Lc 9/24); 10/26 (Mt 19/25; Lc 18/26)
- Matthieu 1/21; 18/11
- Luc 1/69, 71, 77; 2/30; 3/6; 7/50; 8/12; 13/23; 17/19; 19/9, 10
- Actes 2/21, 40, 47; 4/9, 12; 7/25; 11/14; 13/26, 47; 14/9; 15/1, 11; 16/17, 30, 31; 28/28
- Jean 3/17; 4/22; 5/34; 10/9; 12/47

d) Sens à mieux définir

- Marc 13/13 (Mt 24/13, 22. Cf. aussi Mt 10/22); 15/30-31 (Mt 27/40, 42). Cf. aussi Mt 27/29; Lc 23/35, 37, 39; Jn 12/27.

On notera que le terme SAUVEUR, σωτηρ, (*sôter*) brille par son absence : une fois chez Jean (4/42) et quatre fois chez Luc (1/47; 2/11; Actes 5/31; 12/23).

e) Remarques

Le lien foi/guérison, dans les évangiles synoptiques, se rencontre dans un certain nombre de récits de miracle qui nécessitent une étude plus précise :

— Chez Marc

- 5/25-34 : la femme atteinte d'une perte de sang
- 6/1-6 : l'incrédulité des nazaréens
- 9/14-29 : la guérison de l'enfant épileptique
- 10/46-52 : Bartimée (à lire en parallèle, et pour la symbolique, avec 8/22-26)

Chez Marc, le statut du miracle, problématisé par les consignes de silence que donne Jésus et par le thème du chemin vers Jérusalem qu'il suit, est à souligner : la guérison physique que Jésus opère manifeste quelque chose de sa messianité. Ce « quelque chose » ne constitue toutefois pas le chemin dans lequel on peut rencontrer le salut de façon authentique car ce n'est qu'à la croix qu'il est perçu correctement.

— Chez Matthieu

- 8/5-13 : la guérison du serviteur du centurion
- 9/20-22 : la femme atteinte d'une perte de sang
- 15/21-28 : la femme syro-phénicienne

Pour Matthieu, Jésus accomplit l'attente prophétique en ce qu'il soigne les blessures du peuple qu'il enseigne (4/23-24). Guérison et réception du commandement de Dieu par la bouche de Jésus (en termes matthéens « grâce » et « obéissance ») constituent les deux pôles de la venue de l'Emmanuel. Ce salut, refusé par le « peuple d'Israël », est offert aux « nations » païennes.

— Chez Luc

- 7/10 : guérison du fils du centurion
- 8/1-3 : les femmes guéries qui suivent Jésus
- 8/43-48 : la femme atteinte d'une perte de sang
- 18/35-43 : l'aveugle de Jéricho
- Actes 9/32-35 : la guérison d'Enée et la conversion de la population de Lydda.

Sur Luc, on peut faire les remarques suivantes :

Dans le récit de la femme pécheresse propre à Luc (7/36-50), l'évangéliste met dans la bouche de Jésus la même parole que pour une guérison (« Ta foi t'a sauvée »), alors qu'il s'agit ici du salut. Nous sommes à un moment où se fait le passage d'un thème à l'autre.

En Luc 17/11-19 (les dix lépreux), on assiste à un phénomène similaire : le lépreux, après avoir été purifié, est sauvé par sa foi (retour pour remercier Jésus). Cf. aussi 8/1-3 : les femmes guéries qui suivent Jésus.

Le même phénomène ne se trouve-t-il pas dans la mise en relation d'Actes 4/9 (guérison physique) et 4/12 (salut) ? Ou en Actes 14/9 (après que l'infirme de Lystre ait entendu parler Paul annonçant l'Évangile, Luc fait précéder sa guérison par cette remarque « voyant qu'il avait la foi pour être sauvé ») ?

Luc tente peut-être de lier sa compréhension caricaturale du paulinisme (salut : cf. le pharisien et le publicain) avec les traditions de récits de miracles (guérison par confiance au thaumaturge). Bref, nous aurions chez lui une tentative de lier salut religieux et guérison physique.

— Chez Jean

Le vocabulaire de la guérison y est relativement pauvre car il y a peu d'activité thaumaturgique de Jésus (4/46-54; 5/1-18; 11/). L'évangéliste intègre ces guérisons dans la catégorie du « signe » dont le lien avec la foi est formellement établi (20/3-31) mais problématisé tout au long de l'évangile : le « signe » donne accès à un premier stade du « croire » (4/46-54); stade fragile qui peut aboutir à

abandonner Jésus (6/60-71), voire au désir de le supprimer (11/45-54). Cependant, chez Jean, la rencontre avec le Révélateur (où se joue le salut dans ce quatrième évangile) se fait de manière privilégiée par le dialogue (Nicodème, samaritaine, Pilate, aveugle-né). Dans les « signes » johanniques, la parole de Jésus vient régulièrement donner le sens véritablement spirituel (après le signe : 5/ et 6/); avant le signe (11/).

II. LE VOCABULAIRE DU SALUT CHEZ PAUL

1. SAUVER, σωζω, (*sôzô*), διασωζω, (*diasôzô*); SALUT, σωτηρια, (*sotèria*), σωτηριον, (*sôterion*)

— Paul : I Thessaloniens 2/16; 5/8, 9; Philippiens 1/19, 28; 2/12; I Corinthiens 1/18, 21; 3/15; 5/5; 7/16; 9/22; 10/33; 15/2; II Corinthiens 1/6; 2/15; 6/2; 7/10; Romains 1/16; 5/9, 10; 8/24; 9/27; 10/1, 9, 10, et 13; 11/11, 14, 26; 13/11.

— Deutéro-pauliniennes : Éphésiens 2/5 et 8; 6/17; II Thessaloniens 2/10, 13; I Timothée 1/15; 2/4, 15; II Timothée 1/9; 2/10; 3/15; 4/18; Tite 3/5.

— Autres textes du NT : Hébreux 1/14; 2/3, 10; 5/7, 9; 6/9; 7/25; 9/28; 11/7; Jacques 1/21; 2/14; 4/12; 5/15, 20; I Pierre 1/5, 9, 10; 2/2; 3/20; 3/21; 4/18; II Pierre 3/15; Jude 5 et 23; Apocalypse 7/10; 12/10; 19/1.

Le terme de SAUVEUR, σωτηρ, (*sôter*) est, ici encore, remarquablement absent chez Paul (uniquement en Philippiens 3/20); il est toutefois plus présent dans la tradition post-paulinienne : Éphésiens 5/23; I Timothée 1/1; 2/3; 4/10; II Timothée 1/10; Tite 1/3 et 4; 2/10, 13; 3/4, 6. Ailleurs dans le NT, cf. II Pierre 1/1, 11; 2/20; 3/2 et 18; I Jean 4/14; Jude 25.

2. LE VOCABULAIRE SPÉCIFIQUEMENT PAULINIEN DU SALUT

Comme le montre le paragraphe précédent, le salut du croyant ne se dit pas essentiellement chez Paul au moyen des termes SAUVER, σωζω, (*sôzô*) et SALUT, σωτηρια, (*sotèria*) ou SALUT, σωτηριον, (*sôterion*); ces termes, qui ne comptent qu'une trentaine d'emplois dans les épîtres authentiques, sont totalement absents de l'épître aux Galates; on trouve seulement 4 emplois dans l'épître aux Romains. En fait, le vocabulaire spécifique de Paul est celui de JUSTIFIER, δικαωω, (*dikaiô*) et CROIRE, πιστευω, (*pisteuô*). On compte près de 90 emplois du premier terme et de ses dérivés et 120 emplois du second et de ses dérivés.

2.1. JUSTIFIER δικαωω, (*dikaiô*); JUSTICE, δικαιοσυνη, (*dikaosunè*); JUSTE δικαιος, (*dikaïos*); JUSTIFICATION, δικαιοσυνη, (*dikaiôsis*); JUSTIFICATION, δικαιομα, (*dikaïôma*).

— Ces termes sont importants, surtout dans les Galates et les Romains où ils s'inscrivent dans la problématique de la loi et de la foi. Ils étaient essentiels dans le judaïsme qui insistait sur la « justice de Dieu » et réfléchissait à la manière par laquelle l'homme pouvait être trouvé juste devant Dieu. Pour ce judaïsme, la justice se trouvait dans la loi, bien que celle-ci n'était pas séparée de la grâce d'un Dieu qui appelait son peuple, lui donnait la loi et les moyens d'obéir à celle-ci. Paul va questionner cette compréhension de la « justice de Dieu » et donc de « la justice de l'homme ».

— En dehors de Galates et Romains, le thème de la « justice de Dieu » est peu présent chez Paul. Cependant se profile déjà ce qui va être développé plus tard : Christ est devenu justice pour nous (I Corinthiens 1/30. Cf. aussi 4/4; 6/11); en Christ nous devenons justice de Dieu (II Corinthiens 5/21 et surtout Philippiens 3/6-9 où Paul oppose pour la première fois « justice qui vient de la loi » à « justice qui vient de la foi de Jésus-Christ »).

— Chez Paul, le concept de « justice » est lié à la question de l'existence humaine devant Dieu. Il s'agit d'une notion qui concerne le salut plutôt que l'éthique : non pas la justice que Dieu exige de nous mais celle qu'il accorde gracieusement à l'homme.

Les deux textes majeurs de l'épître aux Galates sur la justification sont Galates 2/16-21 et 3/6-29 dont la substance sera reprise dans l'épître aux Romains. Dès le début de cette dernière (qui est aussi la dernière lettre écrite par Paul), il reprend ce terme de « justice » pour décrire l'homme en quête de justification : « Car je n'ai point honte de l'Évangile qui est puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient, juifs premièrement et païens. Car la justice de Dieu a été manifestée en lui, de la foi vers la foi, comme il est écrit : "Le juste vivra par la foi" » (1/16-17).

Avant de reprendre cette thèse fondamentale, Paul rappelle le diagnostic : Dieu, qui est un Dieu de justice, doit rendre à chacun selon ses œuvres (2/5); donc seuls ceux qui mettront la loi en pratique seront justifiés (2/13). Or « il n'y a pas de justes, pas même un seul » (3/10). Voilà pourquoi, « personne se sera justifié devant lui par les œuvres de la loi » (3/20). La thèse de Romains 1/17-18 est alors reprise en 3/21-31 : seule la foi de Jésus-Christ justifie les hommes, juifs et païens

indistinctement. Abraham est père des croyants, non pas à cause de la justice des œuvres qu'il avait faites mais à cause de la justice qu'il reçoit gratuitement de Dieu dans la foi (4/1-25; 5/1-21; 10/1-11).

Dieu fait du pécheur un juste; il déclare juste celui qui ne l'est pas par lui-même. Le chrétien est donc justifié par une décision unilatérale et gratuite de Dieu. L'identité de l'homme comme enfant de Dieu n'est plus à construire à force d'efforts : elle est reçue gratuitement par une Parole de Dieu qui se manifeste en Christ. C'est à même la foi que, uni au Christ, l'homme reçoit la justification (5/1) et vit comme une nouvelle créature (II Corinthiens 5/17).

— Les successeurs de Paul continueront à annoncer ce salut par la foi; mais ils insisteront plus sur la dimension éthique de la justice (Éphésiens 4/24; 5/9; 6/1; Colossiens 4/1; I Timothée 6/11; II Timothée 2/22; 3/16; Tite 1/8; 2/12).

2.2. CROIRE, πιστεω, (*pisteuō*); FOI, πιστις, (*pistis*); FIDÈLE, πιστος, (*pistos*).

— CROIRE (πιστεω) peut aussi avoir le sens de « se fier », « ajouter foi », « faire confiance », d'où le sens technique de « croire (en Dieu) ». Dans le NT, ces termes se spécialisent de manière privilégiée pour dire la relation à Dieu.

— Les auditeurs de Paul sont des « croyants » (I Thessaloniens 2/10, 13) par rapport aux « incroyants » (I Corinthiens 6/6, 7/12-15; 10/27; 14/22-24; II Corinthiens 4/4; 6/14-15). Paul constate leur foi et s'en réjouit (I Thessaloniens 1/3, 8; 3/2, 5, 6; 7/10; Philippiens 1/25; 2/17; II Corinthiens 1/24; 8/7; 10/15; Philémon 5/6; Romains 1/8, 12). Il exhorte ses correspondants à vivre dans la foi et à approfondir celle-ci (I Thessaloniens 5/8; I Corinthiens 16/13; II Corinthiens 5/7; 13/5; Galates 5/6, 22). Il appelle à veiller sur la foi des faibles (Romains 14/1-2, 22, 23; Galates 6/10).

— C'est en Galates et Romains que la notion de « foi » prend un contenu plus spécifiquement paulinien :

- Galates 2/16 a : « L'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi mais seulement par la foi de Jésus-Christ ». Ceux qui croient sont descendants d'Abraham, le premier des croyants (Galates 3/6-14). En 3/22, Paul reprend : le croyant est justifié par la foi de Jésus-Christ. Cette expression propre à Paul définit la foi comme un mouvement qui, en Christ, va de Dieu vers l'homme (c'est par la foi de Christ, à comprendre comme fidélité et obéissance du Fils à Dieu) et de l'homme vers Dieu, en Christ (la foi comme rencontre de l'homme avec la grâce manifestée en Christ). Ainsi comprise, la foi est, dans l'acte même de la rencontre, union avec Christ. Ce double mouvement qui va de Dieu vers l'homme et de l'homme vers Dieu est perceptible dans la formulation caractéristique de Paul : « justifiés par la foi de Jésus-Christ, nous avons cru » (Galates 2/16); « Par la foi de Jésus-Christ, la promesse fut accomplie pour les croyants » (Galates 3/22). (Cf. aussi Philippiens 3/9, Romains 3/22).

- En Romains, cette rencontre de la foi se dit avec le vocabulaire de l'obéissance (1/5, 16/26). Le terme exprime chez Paul l'attitude de l'homme qui découvre la Bonne Nouvelle en Jésus-Christ, la manifestation de « la justice de Dieu ». Cette justice a été manifestée « par la foi de Jésus-Christ pour tous ceux qui croient » (3/22. Cf. aussi 5/1-2). Circoncis et incirconcis sont justifiés par la foi (3/30).

— Les successeurs de Paul laisseront fluctuer le ferme concept de « foi » établi par l'apôtre. En Éphésiens 2/8, la foi (en Christ) devient le moyen du salut : on passe de l'idée de rencontre à celle de réponse; la foi n'est plus d'abord celle du Christ mais se réduit à être celle du seul croyant (cf. aussi Éphésiens 3/17; Colossiens 1/23).

Les épîtres pastorales mettent l'accent sur la foi comme contenu doctrinal, dépôt auquel il faut adhérer; la foi n'est plus l'acte d'une rencontre mais une adhésion presque intellectuelle (I Timothée 1/5, 10; II Timothée 2/2, 15 ss, 4/3). Le contenu de la foi s'apprend et se transmet (II Timothée 2/2); il conduit aux belles œuvres (Tite 3/8). Le contenu de la foi s'oppose aux fausses doctrines (I Timothée 1/19; 4/1, 6; 6/21; II Timothée 2/18; 3/8; Tite 1/13 ss). Vu du côté du croyant, la foi devient une vertu chrétienne (I Timothée 1/5, 14, 19; 2/15; 4/12; 6/11; II Timothée 1/13; 2/22; 3/10 ss; Tite 2/2).

Comme on le constate, les successeurs de Paul n'ont plus compris et donc n'ont plus transmis la forte analyse paulinienne contenue dans son vocabulaire concernant le salut.

Remarque : nous avons étudié le vocabulaire du salut et celui de la guérison dans les synoptiques; pour ce qui concerne Paul, nous avons précisé le seul vocabulaire du salut mais non celui de la guérison. La raison en est simple : la problématique de la guérison est très marginale, voire inexistante chez l'apôtre Paul (cf. toutefois I Corinthiens 12/9, 28, 30).